A romantic close-up photograph of a young man and woman. The man is on the left, shirtless, looking towards the woman on the right. The woman is also shirtless, looking up at the man with a slight smile. Her hand is resting on his shoulder. The background is dark, making the subjects stand out.

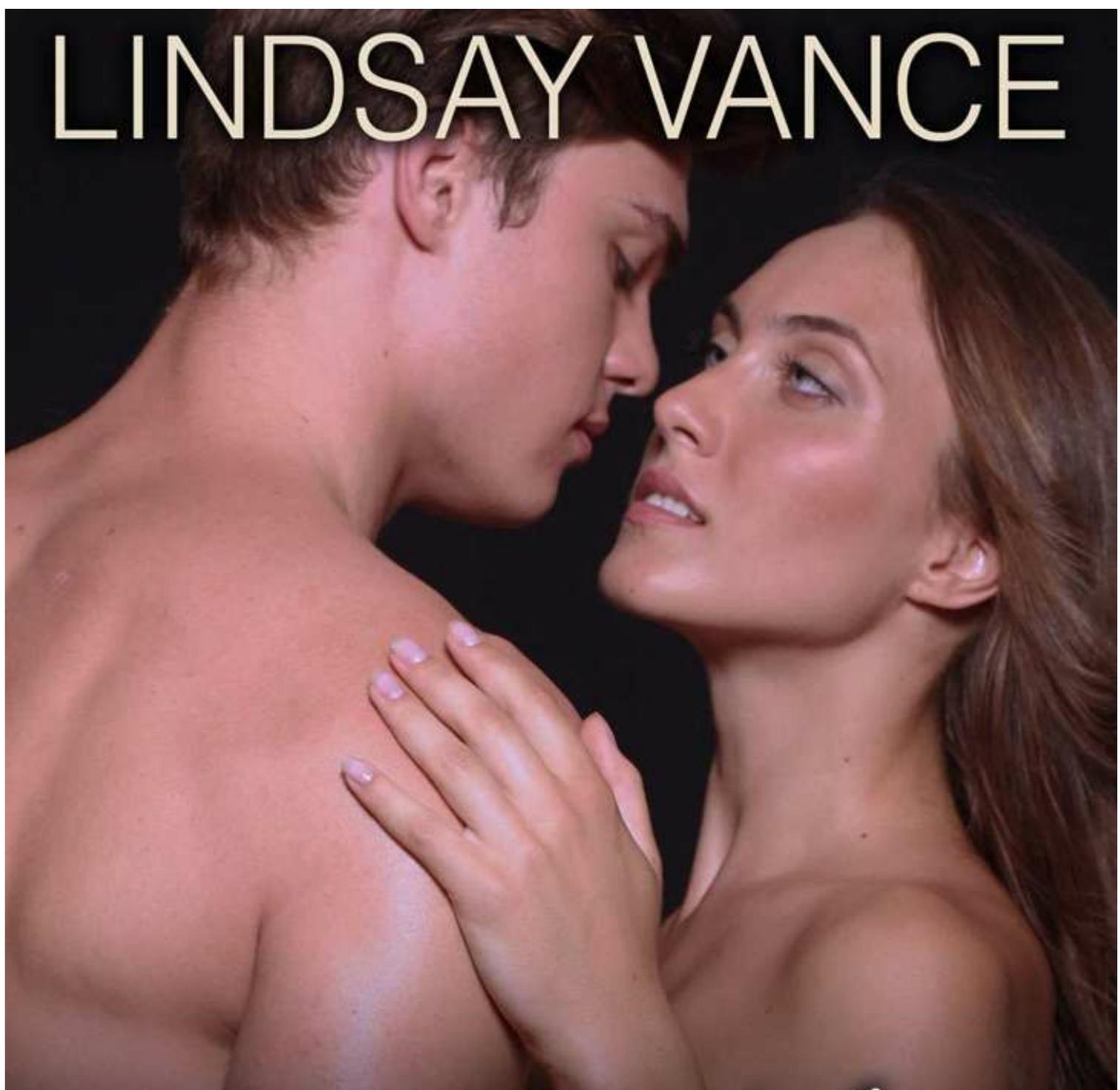
LINDSAY VANCE

KIDNAPPÉE
PAR UN
MILLIARDAIRE
VOL. 3

Éditions  Addictives

Copyrighted material

LINDSAY VANCE



KIDNAPPÉE
PAR UN
MILLIARDAIRE
VOL. 3

Éditions  Addictives

Rejoignez les Editions Addictives sur les réseaux sociaux et tenez-vous au courant des sorties et des dernières nouveautés !

Facebook : [cliquez-ici](#)

Twitter : @ed_addictives

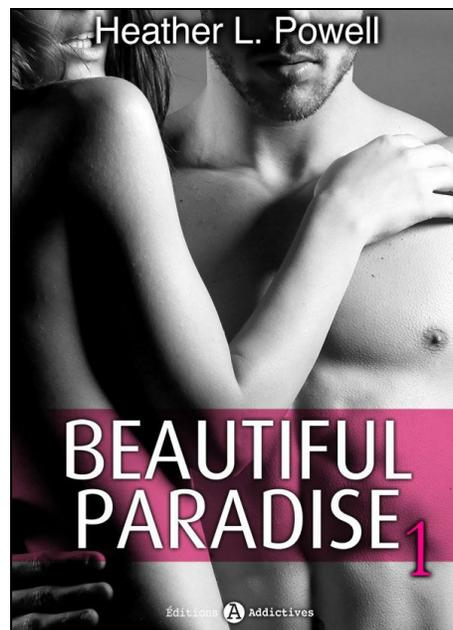
Egalement disponible :

Beautiful Paradise

Solveig s'apprête à vivre un nouveau départ, direction les Bahamas, l'île de Cat Island, où son excentrique tante possède des chambres d'hôtes. Soleil, plage de sable fin et palmiers, c'est dans ce cadre paradisiaque que Solveig rencontre le multimilliardaire William Burton, et le coup de foudre est immédiat ! Un univers merveilleux s'offre alors à la jeune Parisienne. Seule ombre au tableau, le mystérieux jeune homme cache quelque chose, son passé est trouble. Entre un irrépressible désir et un impalpable danger, la jeune fille acceptera-t-elle de suivre le beau William ? A-t-elle seulement le choix ?

Découvrez la nouvelle série de Heather L. Powell, une saga qui vous emportera au bout du monde !

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)



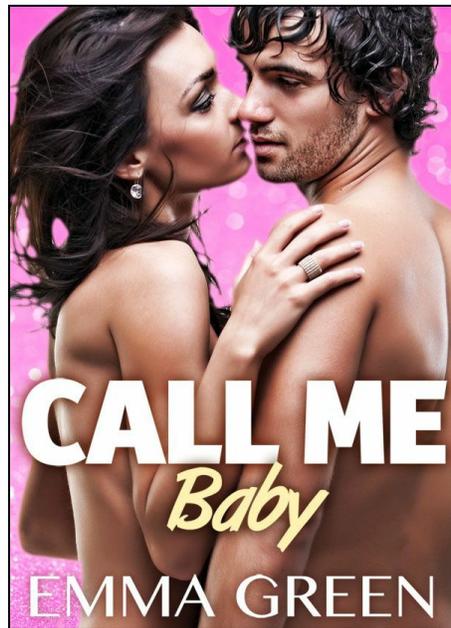
Egalement disponible :

Call me Baby

Emma Green a encore frappé ! *** "Multimilliardaire recherche nanny." *** En débarquant à Londres avec sa sœur jumelle, Sidonie s'attendait à tout sauf à devenir la nounou de Birdie, la petite fille capricieuse du richissime Emmett Rochester. La jeune Française vient de perdre sa mère, son nouveau patron pleure sa femme, disparue deux ans plus tôt dans un violent incendie. Cabossés par la vie, ces deux cœurs meurtris se sont endurcis. Leur credo : pour ne plus souffrir, il suffit de ne rien ressentir.

Mais entre eux, l'attirance est fatale et la cohabitation s'annonce... explosive. Objectif numéro un : ne jamais céder en premier. Objectif numéro deux : ne pas tomber amoureux. Lequel des deux flanchera le premier ?

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)



Egalement disponible :

Révèle-moi ! - volume 1

Vous y croyez, vous, aux prédictions des voyantes ? Un jour, lors d'un été en Angleterre, l'une d'elles m'a annoncé que j'allais bientôt rencontrer l'homme de ma vie, un certain P. C. Le lendemain, je faisais la connaissance du flamboyant comte Percival Spencer Cavendish, et, le soir même, lors d'un bal, il m'invitait à danser. Un vrai conte de fées... sauf que j'étais une gamine rondelette et timide, couverte de boutons de varicelle ! J'avais 11 ans et « Percy le Magnifique » en avait 20. Il n'empêche que je suis immédiatement tombée amoureuse de lui.

Le temps a passé et je n'ai jamais revu le magnétique lord anglais au regard si captivant, mais son souvenir m'a longtemps hantée. Aujourd'hui, me voilà de retour en Angleterre. Je ne suis plus la petite fille impressionnable d'autrefois, je suis une adulte ! Alors pourquoi, rien qu'à l'idée de recroiser le beau Percival, mon cœur ne peut-il s'empêcher de battre la chamade ?

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)

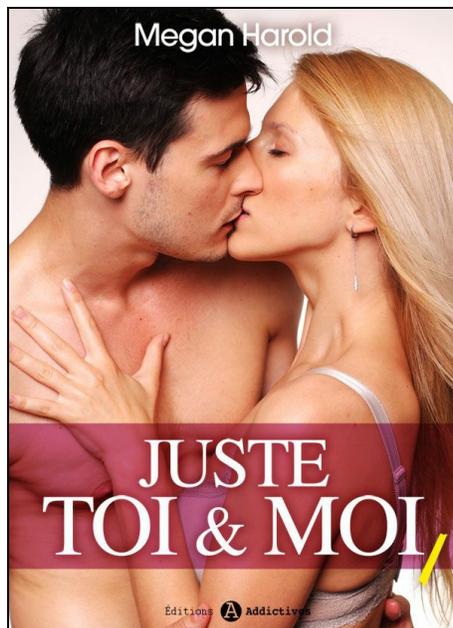


Egalement disponible :

Juste toi et moi

Fraîchement sortie de l'école des beaux-arts de Miami, Alice Brighton décroche un contrat pour peindre une fresque dans la très select clinique du docteur Noah Law, un éminent chirurgien esthétique. Contre toute attente, Alice découvre que le célèbre praticien possède un regard envoûtant et un charme magnétique... ainsi qu'un tempérament glacial. Mais la jeune artiste peintre va bientôt découvrir que parfois le feu brûle sous la glace...

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)



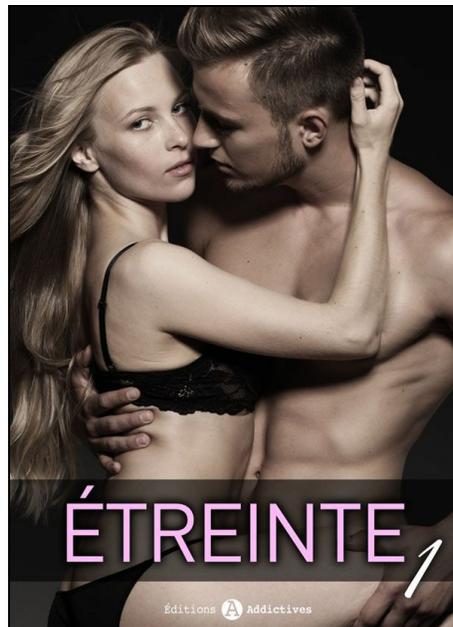
Egalement disponible :

Étreinte

Il y a des gens à qui tout sourit et d'autres qui ont le chic pour se mettre dans des situations compliquées. J'ai beau mener une existence bien ordonnée, me réveiller deux heures avant le départ, traverser dans les clous et suivre les recettes de cuisine à la lettre, il semblerait que j'appartienne à cette catégorie de personnes dont la vie est toujours chamboulée par des imprévus.

Voici mon histoire. Celle de ma rencontre avec Roman Parker, le multimilliardaire le plus sexy de la planète... et aussi le plus mystérieux ! La mission que je me suis donnée : découvrir l'homme derrière le milliardaire. Mais peut-on enquêter le jour sur le passé d'un homme quand celui-ci vous fait vivre les nuits les plus torrides de votre existence ?

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)



Lindsay Vance

KIDNAPPÉE PAR UN MILLIARDAIRE

Volume 3

1. Le cauchemar

James baisse son pistolet.

– Tiens-toi tranquille et tout ira bien.

Je suis encore trop choquée pour réagir. Le coup de tout à l'heure m'a sèchement sonnée et ma pommette me brûle. Le moindre mouvement me provoque des douleurs tellement atroces que je gémissais comme un bébé si je ne me retenais pas. Je me sens dans les vapes. C'est le résultat de la *mauvaise volonté* que j'ai mise à lui obéir !

Après avoir pris d'assaut avec ses hommes de main l'appartement de Maxwell, James, mon mari, a tenté de me persuader de partir avec lui. Il jouait les amoureux transis, se prétendait mort d'inquiétude à la suite de ma disparition. Sa comédie m'avait presque convaincue quand l'un de ses complices a soudain confirmé que « la cible du Queens était neutralisée ». Et là, j'ai compris : il parlait de Bonnie, ma meilleure amie ! J'ai exigé des éclaircissements. Voyant que sa petite comédie avait échoué, James est devenu fou de rage et m'a brutalement frappée d'un coup de crosse sur la joue.

Ensuite, lui et ses deux complices m'ont entraînée hors de l'appartement. À demi assommée, je n'ai rien pu faire d'autre que de les suivre. Ils m'ont conduite au parking et embarquée de force dans une berline qui les attendait. Non seulement je me sentais trop faible pour tenter quoi que ce soit, mais en outre une quelconque résistance aurait aggravé ma situation.

Pour l'heure, je suis coincée à l'arrière de la voiture entre James et un de ses hommes de main, impuissante, à demi consciente et paralysée par la peur.

Où m'emmènent-ils ? Je l'ignore, j'ai trop de mal à reprendre mes esprits pour m'en soucier maintenant. Une seule pensée me trotte dans la tête : Maxwell que je croyais mon ennemi disait la vérité sur toute la ligne depuis le début. James a l'intention de me supprimer. Je n'en ai plus le moindre doute.

Quelle idiote j'ai été !

La berline s'insère en souplesse dans la circulation de la Cinquième Avenue. Un grand soleil d'automne baigne Manhattan d'une chaude lumière dorée. Tandis que défilent sous mes yeux ces lieux que je connais si bien – la cathédrale Saint-Patrick, *Tiffany*, la *New York Public Library*, la boutique Hugo Boss, l'entrée de Central Park –, ma situation m'apparaît telle qu'elle est. Quasiment désespérée.

Alors que nous passons devant *Throwback Fitness*, les événements de ces derniers jours me reviennent en mémoire. L'agression dans la rue, le rapt en voiture, mon angoisse, la piqûre qui m'a

endormie, puis le réveil dans une chambre inconnue en présence d'un homme que je ne connaissais ni d'Ève ni d'Adam. Cet homme, c'était Maxwell, celui que je prenais pour mon ravisseur à ce moment-là. Il disait vouloir me protéger en me tenant enfermée pour que James ne puisse pas me faire de mal.

Comment aurais-je pu imaginer que mon propre mari voulait me tuer ?

Cela se passait il y a si peu de temps, une semaine tout au plus ! Et pourtant, j'ai l'impression que des mois se sont écoulés depuis que cet événement a bouleversé ma vie. Un nouvel élan me vrille le crâne. Je mets un point d'honneur à ne pas montrer ma douleur. À cet instant, le portable de James se manifeste. Il écoute un moment en plissant les paupières.

– OK, fait-il d'une voix sourde, on ne change rien.

Il me lance un coup d'œil rapide, puis s'adresse au chauffeur :

– Prends par l'Interstate 95, Nick, ça roulera mieux...

Par l'Interstate ? Alors on ne va pas au loft !

Il y a quelques jours, lorsque Maxwell m'a enlevée à la sortie de *Throwback Fitness*, j'étais terrorisée parce que j'ignorais ce qui allait m'arriver. Maintenant, c'est mille fois pire. Je suis terrorisée parce que je SAIS ce qui va m'arriver. James va me tuer. C'est aussi sûr que deux et deux font quatre. Je ne sais pas de quelle manière, ni à quel moment, mais il va me tuer. Maxwell me l'a suffisamment répété.

Et moi qui ai mis si longtemps à le croire ! Même quand il m'a avoué qu'il était le frère de James, je ne voulais pas en entendre parler. Je le soupçonnais d'avoir inventé cette histoire et d'être mythomane. Il faut dire que j'étais obsédée par l'interdiction qu'il m'imposait de communiquer avec l'extérieur. Par le contrôle qu'il prétendait exercer sur ma vie et sa mainmise sur tous mes faits et gestes. De quoi être sur la défensive et fausser mon jugement ! Mais tout de même, comment ai-je pu me tromper à ce point ?

J'aurais dû suivre mon instinct qui me portait vers lui, maintenant je m'en rends compte. Faire taire mes doutes. Tout l'amour que j'éprouve pour Maxwell me submerge d'un coup. Ce n'est pas le moment de me disperser, mais mon cœur bat la chamade à son évocation. Sa présence me manque. Je me rappelle son charme, sa prévenance, nos moments de tendre intimité en dépit des circonstances. Oh ! comme je voudrais qu'il soit là !

Le trafic sur la voie express est relativement dense. C'est l'heure de pointe. Coups de frein, crissements de pneus et reprises nerveuses se multiplient. On avance par à-coups. En dépit d'un léger mieux, mon mal de crâne se réveille à chaque démarrage et à chaque arrêt. Je pose ma tête en arrière sur le dossier du siège en fermant les yeux.

– Ça ne va pas ? demande James d'une voix où perce une pointe d'irritation.

– J'ai mal à la tête !

Il tape sur l'épaule de son homme de main.

- Dusty, tu as toujours tes pilules miracles contre la migraine ?
- Oui, monsieur Hampton.
- Donne-m'en une.

Dusty s'exécute. James me tend une gélule jaune et rouge.

- Prends ça ! Après, tu iras mieux.
- Qu'est-ce que c'est ?
- Un truc que le docteur donne à Dusty parce qu'il a toujours des migraines.
- Non, merci...

Je ne vais pas avaler n'importe quoi !

Il ignore sans doute que je connais le plan prévu à mon intention. Maxwell me l'a révélé. Il s'agit tout bonnement de me faire disparaître en maquillant un meurtre en accident de voiture. Le fait de le savoir me donne un avantage. Un avantage infime, j'en suis bien consciente, mais un avantage quand même. À condition qu'il continue à l'ignorer.

- Où va-t-on ? demandé-je.

Il ne répond pas. Je continue à jouer les ignorantes afin qu'il ne se doute pas que je suis au courant de ses projets.

- Pourquoi ne m'emmènes-tu pas au loft ?
- Ne pose pas de questions, je te dirai où nous allons en temps voulu ! rétorque-t-il d'un ton sans réplique.

Puis il ajoute avec un sourire ironique :

- Tu peux prendre la gélule sans danger, je ne cherche pas à te droguer...

Pas question de courir le risque !

- Non, ça va déjà un peu mieux.
- Comme tu voudras, dit-il en rendant la gélule à Dusty.

Nous avançons de plus en plus lentement. Un embouteillage se dessine. Toutes les files sont encombrées. Nick, le chauffeur, fait ce qu'il peut pour se faufiler d'une voie à l'autre, mais le gain est minime à chaque fois. Comme si on effectuait des sauts de puce en zigzag pour gagner quelques mètres. Pourtant, c'est un virtuose du volant. On dépasse le Bronx.

En ce début d'été indien, toute la ville paraît plus lumineuse. Les tours étincellent sous un soleil de plomb, les carrosseries des voitures brillent de mille feux, les moteurs chauffent. Une légère

brume de chaleur qui déforme la vision s'élève de l'asphalte. À l'intérieur, la clim apporte une fraîcheur bienvenue, mais un silence pesant règne. Je récupère peu à peu.

Et Bonnie ? Qu'est-il arrivé à Bonnie ? Dusty a dit « la cible du Queens est neutralisée ». Qu'est-ce que cela signifie exactement ? Il s'agit de Bonnie, j'en mettrais ma main à couper ! La réaction de James a été significative quand j'ai posé la question. Mais s'il s'agit de Bonnie, c'est qu'il la surveillait. Il avait vraisemblablement mis son téléphone sur écoute. Et celui de qui d'autre encore ? Peut-être également le téléphone de tous ceux qui sont en relation avec moi de près ou de loin.

Je deviens parano, ou quoi ? Non, ce n'est pas de la parano : c'est la réalité !

L'extrême prudence de Maxwell et les précautions qu'il m'imposait étaient amplement justifiées.

Mon Dieu, même mon enlèvement était justifié !

Les interdictions dont Maxwell m'entourait m'irritaient, mais elles avaient leur raison d'être. Elles n'étaient pas uniquement une volonté de tout contrôler. Je m'en veux d'avoir douté de lui. Il agissait réellement pour mon bien.

Tout à l'heure, Dusty a bien dit « la cible du Queens est neutralisée ». Cela signifie quoi précisément ? Qu'ils retiennent Bonnie prisonnière ? Qu'ils l'ont enlevée ? Tuée, si ça se trouve ? Je prends cruellement conscience que je peux m'attendre au pire de la part de mon mari. C'est un homme qui ne recule devant rien. Capable des plus mauvais coups pour parvenir à son but.

Oh ! mon Dieu, faites que mon amie n'ait rien ! Qu'elle ne soit pas maltraitée, ou pire encore ! Cette histoire ne la concerne pas ! Sa seule faute, c'est d'être mon amie ! Je suis entièrement responsable. S'il devait lui arriver quelque chose à cause de moi, je ne me le pardonnerais jamais.

Le trafic se ralentit encore. La progression s'effectue au pas maintenant. Mètre par mètre. Nous avançons de façon sporadique. Progressivement, la circulation se bloque au moment où on touche Yonkers.

On entend le grondement d'un hélicoptère de la police qui nous survole à basse altitude. Brusquement, James explose :

- Putain, Nick, fais quelque chose ! On ne va pas rester des heures dans ce merdier !
- Je ne peux rien faire, monsieur Hampton. Regardez là-bas, on dirait qu'il y a eu un accrochage...

En effet, on distingue dans le lointain un ballet des gyrophares clignotants tandis que des sons de sirènes nous parviennent par intermittence. Au bout d'un moment, on aperçoit quatre ou cinq voitures enchevêtrées. Ce n'est pas un simple accrochage, c'est un accident grave. Des débris de carrosserie, des objets divers et quelques vêtements jonchent la chaussée. Des papiers s'envolent dans le vent. La collision a dû être effroyable. Tandis qu'un groupe de désincarcération se met en place, trois pompiers se démènent avec des extincteurs autour d'un pick-up jaune flashy qui commence à prendre feu.

Peut-être pourrais-je en profiter pour tenter quelque chose ?

Le crash a dû avoir lieu il y a peu de temps car une animation désordonnée règne encore. À proximité des ambulances, toutes portières ouvertes, tous feux allumés et sirènes hurlantes, médecins et infirmières dispensent des soins de première urgence aux blessés les moins atteints allongés à même le sol. Un peu plus loin, les policiers en uniforme ont établi un périmètre de sécurité à l'aide de leurs motos et s'activent à écouler le flot de voitures par la seule voie restée libre. Je me redresse imperceptiblement. Si seulement je pouvais attirer l'attention d'un flic !

– Ne te fais pas d'illusions, Eva, me glisse James en masquant le pistolet qu'il braque sur moi à l'aide d'un journal, si tu essaies quoi que ce soit, il va y avoir du grabuge !

Merde, il lit dans mes pensées, ou quoi ?

Notre berline arrive au niveau des policiers. L'un d'eux se trouve à moins de trois mètres de moi. Je ne fais pas un geste, je ne le regarde même pas. Pourtant, jamais je n'ai autant souhaité qu'un membre du service d'ordre intervienne d'une manière ou d'une autre. Mais je ne peux rien risquer pour le prévenir, James me surveille trop étroitement. Et le flic est tellement occupé à écouler le trafic qu'il ne prête aucun regard aux occupants des voitures. Avec des gestes impérieux, il canalise l'engorgement automobile en direction de l'espace libéré. On dépasse le lieu de l'accident. La voie express retrouve son trafic normal. La berline accélère.

– Pas d'excès, Nick, ordonne James d'une voix dure, on est dans les temps...

J'essaie de deviner où il m'emmène. Sans résultat. Il me semble que mon mal de crâne s'atténue. Les douleurs deviennent moins vives. Brusquement, je pense à Sheldon et à Martha, les employés de Maxwell qui étaient chargés de s'occuper de moi durant ma captivité. La dernière image que j'ai de Martha, c'est au moment où elle luttait avec l'homme de main de James qui éprouvait les pires difficultés à la maîtriser. Et c'est pour moi qu'elle avait engagé le combat. Pour me protéger.

Comme j'ai été injuste avec elle ! Et avec Sheldon aussi ! D'accord, ils refusaient de me laisser téléphoner, mais ils obéissaient aux ordres de Maxwell. Et quand il l'a fallu, ils me sont venus en aide. Faites qu'elle non plus n'ait pas été blessée ! Que ni elle, ni son mari, ni Bonnie n'aient été mis à mal à cause de moi !

Bien sûr, ce n'est pas par ma faute s'ils ont été impliqués dans cette histoire, mais je me sentrais tout de même coupable s'il devait leur arriver quelque chose. Je n'en suis pas responsable, je le sais bien puisque le seul responsable se trouve à côté de moi dans la voiture. C'est James. Mon mari.

Le dégoût m'envahit. Un dégoût mêlé de colère. Je n'ai jamais haï personne, mais si je devais haïr un seul individu, ce serait lui. Son égocentrisme forcené, sa soif de tout contrôler, son mépris des autres nous ont conduits à cette situation. Sa violence et le fait qu'il soit capable de tuer pour résoudre ses problèmes ont fait le reste. Il est entièrement fautif, mais pire que ça, il est malade. Je m'applique à ne pas regarder dans sa direction de peur qu'il ne lise dans mes yeux toute la répulsion qu'il m'inspire. Comment Maxwell peut-il être le frère de cet homme prêt à tuer pour sauver son

image ?

Jusqu'alors, j'ai délibérément évité de trop penser à Maxwell par crainte de flancher. Mais son sourire chaud et réconfortant m'est apparu tout à coup. Comme s'il était assis en face de moi dans le petit salon de son appartement, ses yeux attentifs plantés dans les miens. Je sens mon cœur battre plus fort jusqu'à me faire mal. Et si nous ne devons plus nous retrouver ? Mon Dieu, je ne veux même pas y penser !

Cette dernière épreuve m'a obligée à me rendre compte à quel point je tiens à lui. Je ne peux plus me cacher la profondeur des sentiments que j'éprouve à son égard. C'est beaucoup plus qu'un penchant, c'est de l'amour. Un amour puissant, tenace, qui me déchire à l'idée que nous ne nous reverrons peut-être jamais. Je dois faire un effort pour dominer mon émotion.

Il y a maintenant plus d'une heure que nous roulons. Sheldon et Martha ont-ils eu la possibilité de le prévenir ? Comment réagira-t-il quand il apprendra que James me retient ? Que décidera-t-il ? Comment va-t-il faire pour me délivrer ? Car je ne doute pas une seule seconde qu'il essaiera de me délivrer. Je m'accroche désespérément à cette idée. Mon salut réside en lui.

Mais pourvu qu'il ne prenne pas de risques ! Pourvu qu'il ne s'expose pas imprudemment. Mon imagination me le représente déjà en danger. Je m'inquiète et mon inquiétude prend rapidement des proportions irrationnelles. Les hypothèses, toutes plus pessimistes les unes que les autres, se succèdent dans ma tête. Je le vois blessé, gisant ensanglanté sur le sol à la suite d'une fusillade contre les hommes de main de son frère. Car ce dernier a beau dire que Dusty et Kenny ne sont pas des truands, je suis sûre qu'ils n'hésiteraient pas à se servir de leurs armes si l'occasion leur en était donnée. Cette perspective n'est pas faite pour me remonter le moral. Et cela accroît encore davantage mon dégoût et ma colère envers James. Je lui jette un coup d'œil en coin.

Au même instant, son portable sonne à nouveau. Il décroche, écoute longuement, puis lâche dans un murmure :

– On quitte Yonkers, tenez-vous prêts suivant les premières instructions.

Il écoute encore et, tout à coup, lance d'une voix glaciale :

– Non ! Vous faites ce que j'ai dit !

Une ride de mécontentement barre son front lorsqu'il rempoche le téléphone. Il me jette un regard mauvais, semble sur le point de dire quelque chose, puis se rencogne contre le dossier, un pli amer au coin des lèvres. Je le guette du coin de l'œil.

Que vient-il d'apprendre ? Que cela ne se passe pas comme prévu ?

Je n'ose pas espérer qu'un accroc vienne troubler ses projets, mais je le souhaite de tout mon cœur. N'importe quoi qui dérangerait ses plans serait le bienvenu. Inutile toutefois de m'illusionner, ce n'est pas un contretemps qui va bouleverser les dispositions qu'il a prises. Il n'abandonnera pas la

partie pour si peu, je connais son obstination !

La berline prend la direction du Connecticut. À ma connaissance, James ne possède pas de propriété par là. Du moins, il ne m'en a jamais parlé. Il est vrai que ces derniers mois nous ne nous parlions plus beaucoup tellement notre relation s'était détériorée.

C'est bien le moment de s'inquiéter d'une maison cachée, de relation détériorée... alors que mon mari veut JUSTE me tuer !

S'il m'emmène dans un endroit ignoré de tout le monde, un endroit tenu secret jusqu'ici, j'ai de moins en moins de chances d'être secourue. Chaque kilomètre qui nous éloigne de New York augmente ma peur. J'essaie de me dominer, mais au fond de moi, je suis morte de trouille. Si je connais en gros les intentions de mon mari, j'ignore tout de la façon dont il va procéder. Tant que nous restions dans les limites de l'agglomération, une intervention de Maxwell me paraissait encore possible. J'y croyais. Je m'y accrochais.

Mais maintenant, après avoir quitté la voie express, alors que nous roulons en pleine campagne sur une route étroite et peu fréquentée, la perspective d'une intervention s'amenuise. Mon inquiétude grandit à mesure que les zones habitées font place à un paysage de collines verdoyantes et de taillis entrecoupés d'étangs. Les quelques bourgades que nous traversons semblent désertes. Comment Maxwell pourrait-il se douter de l'endroit où nous sommes ? En dépit de tous les moyens dont il dispose, comment pourrait-il nous retrouver ?

Les habitations se font de plus en plus rares. Une villa isolée, ici ou là, perdue dans les bois, dresse sa solitude. La circulation devient pratiquement inexistante. La journée tire à sa fin. Mon espoir s'amenuise de minute en minute. Si je n'en montre rien extérieurement, au fond de moi, la panique me gagne. Qui me dit que James ne va pas modifier le plan initialement prévu et tout simplement m'exécuter dans un coin perdu au milieu des bois ? Un frisson court le long de ma colonne vertébrale.

Tout à coup, il se penche en avant.

– Attention, Nick, c'est la prochaine à droite.

On bifurque dans une allée cavalière cahoteuse, mal entretenue. Les chênes rouges qui la bordent n'ont pas encore perdu leur feuillage et leur ombre réduit un peu plus la luminosité. La berline avance au pas. En cette fin d'après-midi, avec le soleil déclinant et la pénombre qui s'installe, l'endroit paraît sinistre. Mon angoisse atteint son point culminant lorsqu'on débouche soudain face à une imposante villa cernée par des arbres touffus. Les volets sont clos. Deux voitures stationnent devant le perron.

Nick, le chauffeur, fait un appel de phare. Immédiatement, un homme ouvre la porte, avance d'un pas sur le perron. Costume sombre, lunettes noires. Il lève une main. James tape sur l'épaule de Dusty.

– C’est bon, on peut y aller !

Notre voiture se range à côté des autres.

Le bois est tout près ! Si je pouvais l’atteindre...

Mais mon mari se méfie.

– Ken et Dusty, vous la surveillez ! Qu’elle n’aille pas s’échapper dans la forêt, ça compliquerait le travail !

Ce salaud pense à tout !

Étroitement encadrée par les deux hommes de main qui ont dégainé leur arme, je sors de la voiture et gravis les marches le plus lentement possible, scrutant de tous côtés les bois sombres qui nous entourent. Contre toute attente, j’espère encore que Maxwell va surgir au dernier moment. Je sais que c’est improbable, qu’il ne peut pas se trouver dans ce trou perdu au fin fond du Connecticut, mais je l’espère envers et contre tout. Avec toute la force de ma détresse.

James, qui nous précède, se retourne et me presse :

– Dépêche-toi, Eva, il n’y a rien à voir !

Puis il lance à celui qui nous accueille :

– Tout est prêt, Burt ?

– Oui, monsieur Hampton. Dans une demi-heure, on pourra se mettre en route.

Se mettre en route ? Mon Dieu ! L’accident maquillé...

Nous entrons dans un hall immense. Trois ou quatre hommes, tous vêtus de sombre et portant des lunettes noires, se taisent à notre entrée et saluent respectueusement mon mari. Manifestement, ils ont tous une arme. Une forte odeur de renfermé flotte dans l’air. À voir l’épaisse couche de poussière qui recouvre le parquet et les meubles coûteux disséminés ici ou là, le désordre qui règne dans la pièce ne date pas d’hier. La maison a l’air d’être à l’abandon depuis des années.

James se plante au milieu du hall.

– Bon, pas besoin de discours, les gars, chacun sait ce qu’il a à faire !

Se tournant vers Ken et Dusty qui me surveillent de près, il ajoute :

– Vous deux, emmenez-la dans la chambre et ne la quittez pas des yeux !

Tandis que les autres sortent, mes gardiens me conduisent à l’étage. Je les suis, l’esprit curieusement vide, incapable d’aligner deux pensées cohérentes de suite. Il me semble tout à coup

que cette scène est irréelle. Qu'il s'agit d'un cauchemar et que je vais me réveiller à un moment ou à un autre. C'est impossible autrement. Cette villa isolée au milieu des bois, ces hommes aux allures de truands, même mon mari qui leur donne des ordres, rien n'existe ! Cela ne se peut pas ! Je m'arrête sur le palier. Ken me pousse avec le canon de son arme.

– Avancez !

Ce simple mot suffit à me ramener à la réalité. Non, ça n'est pas un cauchemar que je fais ! Tout est bien réel. Aucune illusion à avoir. Ma lucidité me revient et, avec elle, la boule d'angoisse qui me noue la gorge. Je suis seule, à la merci d'un meurtrier qui va me supprimer froidement parce que je dérange ses projets. Et que ce meurtrier soit mon mari ne change rien à l'affaire. Il n'aura aucune pitié. Mon angoisse redouble. Je ne me suis jamais sentie aussi mal. Mais, bien résolue à ne pas le montrer, je me remets en route.

Toujours guidée par les deux hommes, je longe un couloir poussiéreux et constellé de toiles d'araignée qui nous mène jusqu'à une petite chambre. Celle-ci n'est meublée que d'un lit et d'une chaise. Les volets sont clos. D'un geste de son arme, le nommé Dusty me fait signe d'entrer. Je m'assieds sur la chaise. Il prend place sur le lit pendant que son acolyte reste au seuil de la porte. Après un long silence, je réussis à articuler :

– Qu'est-ce qu'on attend ?

– Que monsieur Hampton nous appelle.

2. Au bord du précipice

Ken et Dusty ne font pas un mouvement, mais on devine qu'ils ne relâchent pas leur vigilance. Assise sur la chaise, je récupère progressivement. Mon mal de crâne a disparu et le moment de faiblesse de tout à l'heure est passé. Bien entendu, la peur est toujours là, qui me ronge sans relâche, mais elle ne m'empêche plus de réfléchir et mon envie de lutter revient. Une chose est sûre, je ne me laisserai pas faire sans combattre. Seulement, que puis-je faire ?

James me tient à sa merci. Il a tout prévu, tout verrouillé. Il n'a plus qu'à exécuter son plan, c'est-à-dire me supprimer. Mais pourquoi ? Pour sauvegarder son image ? Parce qu'il ne supporte pas l'échec ? Parce qu'il est fou ? Maxwell me l'avait dit, mais j'avais du mal à le croire. Pourtant, c'est vrai : mon mari est un déséquilibré qui n'envisage pas d'autre solution que de tuer ceux qui le gênent. C'est délirant, mais c'est ainsi !

Cette perspective me glace le sang. Il ne faut pas toutefois que je perde mes moyens. Je dois garder l'espoir, rester attentive et profiter de la moindre faille pour essayer de renverser la situation. Si je trouve une faille... Il y a peu de chance que cela se produise, il est redoutablement efficace. Mais sait-on jamais ?

Pour le moment, impossible de tenter quoi que ce soit. Mes geôliers sont en permanence sur le qui-vive. En plus, ils sont armés et ils sont deux. Toute initiative de ma part afin de leur fausser compagnie serait suicidaire. Ils auraient vite fait de me neutraliser. Sans compter qu'il y a les autres en bas. Je guette les moindres bruits extérieurs. Il y en a trop peu et ils sont trop vagues pour me fournir des indications utiles.

Le temps s'égrène, implacable. L'attente se prolonge, de plus en plus éprouvante pour mes nerfs à vif. Ken et Dusty semblent être des statues. Maintenant, je sais ce que ressentent les condamnés à mort qu'on va exécuter. Une angoisse atroce, oppressante, alternant avec de brefs instants d'espoir irraisonné. De quoi rendre fou ! Il faudrait un miracle pour me sortir de là. Le miracle que Maxwell intervienne. Je le souhaite de toute mon âme, mais au fond de moi, je n'y crois plus. Je ne pense plus qu'à l'amour qui nous a liés et cela m'aide à tenir.

La brusque apparition de Burt à la porte de la chambre me fait l'effet d'une décharge électrique.

- On y va ! fait-il sans me regarder.
- Où ? m'écrié-je.
- Je ne sais pas. Monsieur Hampton nous attend.

Je veux que James me dise en face pourquoi il veut me tuer !

Nous reprenons en sens inverse le même chemin qu'à l'aller. La villa paraît déserte. Les autres

sont partis. Ou invisibles. Seul au milieu du grand hall abandonné, James se retourne quand nous descendons l'escalier. Il s'approche de moi.

- On s'en va. Tu viens avec nous.
- Pourquoi ?
- Pour régler nos problèmes.

Je le vois tout à coup comme s'il s'agissait d'un inconnu. Il est impeccable. Pas un cheveu qui dépasse, pas un faux pli à son costume, pas le moindre soupçon d'émotion, pas la moindre hésitation dans son comportement. Cela m'irrite et, paradoxalement, cela me booste en même temps. Un regain d'énergie m'envahit. Il soutient mon regard sans réagir. Ni ses yeux ni l'expression de son visage ne disent rien de ce qu'il pense ou de ce qu'il ressent. C'est un bloc de glace. En moi, la colère monte, mais je me force à parler d'une voix posée.

- Tu vas me tuer, n'est-ce pas ?

Il ne bronche pas. Il a des nerfs d'acier.

D'un geste tranchant, il fait signe à ses sbires de s'éloigner.

- Pourquoi te mets-tu de telles idées en tête ?
- Ce ne sont pas des idées ! C'est la vérité, tu vas me tuer !

Sans m'en rendre compte, j'ai haussé le ton. Il ricane :

- Inutile de crier, il n'y a que moi et mes hommes ici !

Son assurance dédaigneuse me fait sortir de mes gonds. D'un coup, la colère me submerge.

- Mais c'est insensé ! Tu es fou ! Pour quelle raison fais-tu tout ça ? Pour quelle raison veux-tu me tuer ?

Il ne répond pas. Pas tout de suite en tout cas. Se redressant de toute sa taille, il me considère de haut en bas. J'ai l'impression d'être une souris en face d'un chat. Un chat cruel et sûr de son pouvoir, qui attend le moment choisi par lui pour porter le coup de griffe définitif. Enfin, il dit d'une voix douce :

- Parce que tu m'y obliges, Eva.

Moi ? Moi, je l'oblige à me tuer ? Il est complètement dingue !

En dépit de ma peur, en dépit de la colère qui bouillonne en moi, sa réponse me déstabilise tellement que ma stupéfaction ne lui échappe pas. Il laisse passer quelques secondes puis reprend sur un ton plus âpre :

- Oui, c'est toi qui m'y obliges. Depuis le début. Tu n'écoutes pas ce que je te dis. Tu ne suis pas

mes avis. On était à peine mariés que tu as repris ton job. Soi-disant pour être indépendante ! Tu n'avais pas à être indépendante, tu étais ma femme ! J'étais prêt à te couvrir de cadeaux, à t'emmener dans les endroits les plus sélects, ceux où tout le monde désire aller ! Je t'offrais une vie de rêve ! Mais ça n'était pas ce qui te plaisait. Tu voulais travailler !

Il a prononcé les derniers mots avec une grimace de mépris. Je vais pour lui répondre, mais absorbé par son sujet, il ne m'en laisse pas le temps.

– Être ma femme ne suffisait pas au bonheur de madame ! Il fallait en plus qu'elle agisse à sa guise sans se soucier de ce que j'en pensais ! Et que je le supporte ! Ton attitude était révoltante ! Tu ne tenais aucun compte de tout ce que je t'apportais : ma fortune, ma position sociale, mes relations. Comme si cela n'avait aucune valeur. Pire que tout, tu ne m'obéissais pas ! Sous prétexte d'être une femme autonome, libre comme tu disais, je devais supporter tes lubies...

Précipitamment, je l'interromps :

– Quelles lubies ?

Une lueur menaçante passe dans ses yeux.

– Oui, des lubies ! Tu n'en faisais qu'à ta tête ! Dans tous les domaines ! Que ce soit pour tes sorties, pour t'habiller ou pour tes amis, tu ne suivais jamais les conseils que je te donnais...

Il ne m'a jamais donné de conseils, uniquement des ordres !

Il s'échauffe insensiblement en parlant. Son visage, tout à l'heure impassible, s'anime peu à peu. Il y a de la haine dans ses yeux. Une haine intense, brûlante. Si son regard pouvait tuer, je serais déjà morte. Et dire que j'ai soupçonné Maxwell d'être un déséquilibré ! Un mythomane ! En réalité, c'est James qui est fou ! Tout à coup, il prend conscience qu'il s'énerve et recule d'un pas en haussant les épaules.

– Inutile de continuer, je constate que tu ne comprends pas...

– Je comprends que tu veux me tuer !

– Je ne veux pas, mais tu m'y obliges...

Il y a du mépris dans sa voix. Comme s'il se sentait infiniment supérieur à moi. Perdu dans sa mégalomanie, il ne soupçonne même pas que les raisons qu'il invoque ne justifient en aucun cas un meurtre. Seule la haine l'habite ! Une haine sans fondement rationnel. Je suis sidérée ! S'il s'était trompé sur mon compte (comme je me suis trompée sur le sien), pourquoi ne pas divorcer comme tout le monde ? Mais non, il ne l'a jamais envisagé, j'en suis sûre.

– Crois-moi, continue-t-il, s'il y avait une autre solution, je l'adopterais. Il n'y en a pas. C'est toi qui m'obliges à te supprimer. Pourtant, j'avais la situation en main. Tout se serait réglé beaucoup plus simplement si mon imbécile de frère ne s'en était pas mêlé...

Son mépris vis-à-vis de Maxwell me met hors de moi. Une hypocrisie aussi flagrante affichée avec une telle arrogance, c'est trop pour ce que je suis capable d'endurer de sa part. Ma voix monte d'un ton :

– Pas la peine de te chercher des excuses ! Tu veux m'éliminer parce que je te gêne ! Parce que tu es un fou mégalomane qui ne supporte pas la contradiction !

Son regard se fait encore plus meurtrier. Son visage plus tendu. J'ai l'impression d'être en face d'un masque de pierre où seuls les yeux sont vivants et déversent un flot de haine à l'état pur. Il esquisse un geste en direction de son arme. Je hurle :

– Eh bien, vas-y, tue-moi ! Tue-moi et qu'on en finisse si c'est ce que tu veux !

Il dégaine son pistolet. Au même instant, un fracas nous assourdit. La porte qui s'ouvre à la volée stoppe son geste. Une voix ordonne :

– Personne ne bouge ! On ne fait pas un geste !

C'est la voix de Maxwell. James se fige. Je vacille. Il me semble que mes jambes vont se dérober sous moi, que je vais m'écrouler par terre. Sans force. Mon cœur explose dans ma poitrine. La chute brutale de la tension, le soulagement et le bonheur qui m'envahit me tétanisent. Je voudrais crier de joie, mais aucun son ne sort de ma gorge. Je voudrais m'élancer et je reste clouée sur place.

Maxwell, vêtu d'un gilet pare-balles, se tient au seuil de la porte, le pistolet braqué sur son frère.

Il est là !

Rien d'autre ne me vient à l'esprit que ces trois petits mots. Il est là. Tendu mais maître de lui. D'une beauté incroyable. Des larmes me montent aux yeux que je réprime difficilement. Mille détails me reviennent pêle-mêle des quelques jours que nous avons passés dans l'appartement. Son sourire attentif, ce geste qu'il a pour remettre sa mèche en place, sa gentillesse, son sens de l'humour, les moments merveilleux que nous avons vécus malgré les conditions qui s'y prêtaient difficilement. Il est là et, je le sais, c'est l'homme que j'aime...

À ses côtés, deux hommes en uniforme du SWAT, lourdement équipés de fusils d'assaut, balayent le hall du regard pour s'assurer que personne ne se dissimule dans la pièce. L'un d'eux s'adresse à James :

– Déposez votre arme sur le sol, monsieur. Doucement, sans geste brusque.

James s'exécute en décomposant le mouvement. Très lentement. On dirait un automate. Puis, il se retourne encore plus lentement pour leur faire face et questionne avec hauteur :

– Qu'est-ce qui vous permet d'entrer chez moi de cette façon ?

Personne ne lui répond. On entend un bruit de pas, des cliquetis métalliques, des murmures en provenance du perron.

– Je veux savoir, reprend-il d’une voix coupante, de quel droit vous faites irruption ainsi dans une propriété qui m’appartient !

Un capitaine du SWAT s’encadre à son tour dans l’entrée :

– Nous avons entendu vos menaces, monsieur. Et nous les avons enregistrées. Par ailleurs, nous venons d’arrêter un certain nombre d’individus qui se trouvaient chez vous. Dans les dépendances, dans le parc et dans le bois. Vous êtes en état d’arrestation pour tentative d’assassinat en bande organisée.

James ricane.

– Il s’agit d’une affaire privée entre ma femme et moi. Il n’y a eu aucune tentative de quoi que ce soit. Vous vous trompez et vous n’avez pas de preuves.

Puis, constatant que son argument n’a aucun effet, il hausse les épaules et ajoute :

– J’exige de pouvoir parler à mon avocat.

– Bien sûr, monsieur, acquiesce le capitaine. Venez avec nous.

Maxwell ne dit rien, son frère est un inconnu pour lui désormais ; il est celui qui a voulu me faire du mal, je le lis dans ses yeux qui n’ont pas quitté les miens. De son côté, James lui jette un regard plein de haine lorsqu’il passe devant lui, encadré par deux hommes du SWAT qui le conduisent à l’extérieur.

Mon amant rempoche son arme et fait un pas dans ma direction. Ses yeux aigue-marine me fixent avec une telle intensité que j’ai le sentiment que je pourrais m’y engloutir. La tendresse et l’inquiétude que j’y lis font exploser mon cœur. Me rassurent bien mieux que des mots. Il est unique, il ne m’a pas abandonnée. Il est le seul à pouvoir me soutenir d’un seul regard. Toutefois, cette épreuve m’a nerveusement épuisée. Je suis littéralement vidée. Incapable de bouger. Mes muscles sont ankylosés, noués comme si je venais de courir un marathon. Il fait un autre pas, me prend dans ses bras. Léger parfum d’ambre et de musc.

Ça y est ! C’est fini !

Il me fallait ce contact pour émerger définitivement du cauchemar. Ses mains puissantes me pressent fermement contre lui. Oh ! comme c’est bon ! Comment ai-je pu douter ? Et pourtant, je ne l’espérais plus. Un torrent de gratitude déborde de mon âme. La douceur de son étreinte m’enveloppe étroitement, me redonne des forces, m’imprègne de sa chaleur et dénoue mes muscles contractés. Je me fais toute petite entre ses bras. Son corps frémit. Son regard se plante dans le mien. Il dit d’une voix émue :

– J’ai eu si peur de ne jamais te revoir en vie !

Nous nous tenons un long moment sans rien dire, simplement enlacés. Ce que je ressens est au-delà des paroles que nous pourrions prononcer. Une communion qui ne peut pas s’exprimer. Soulagement et bonheur mélangés. Je n’ai jamais éprouvé quelque chose d’aussi fort. Puis je murmure :

– Pardon, Maxwell. J’ai été une idiote. C’est de ma faute si...

Il m’oblige à me taire en posant sa main sur ma bouche.

– J’avoue que tu m’as causé la frayeur de ma vie.

Sa voix trahit encore l’anxiété que je lui ai causée. Des larmes que j’ai de plus en plus de mal à refouler me montent aux yeux. Il enlève sa main, dépose un baiser au coin de mes lèvres.

– Mais n’en parlons plus...

Puis tout de suite, il ajoute en désignant ma pommette enflée :

– C’est James qui t’a frappée ?

Son regard étincelle de colère. Je me blottis contre son torse.

– Oui, mais j’ai déjà moins mal. N’en parlons pas maintenant, je suis bien...

Sa barbe naissante picote ma joue. Il fait oui de la tête. Sa présence a le pouvoir d’éloigner les sortilèges maléfiques. Nous nous serrons plus fort. Nous sommes seuls au monde. À ce moment, les deux hommes du SWAT entrent à nouveau dans le hall.

– Excusez-nous, mais nous devons fouiller toute la maison pour être sûrs que personne ne nous a échappé.

Ils grimpent à l’étage. D’autres font irruption à leur tour, se dirigent vers la cuisine et les pièces voisines. C’est seulement à cet instant que je reprends pleinement pied dans la réalité. Jusque-là, la présence de Maxwell avait dressé une espèce de barrière invisible entre moi et le monde extérieur. Une bulle m’isolait de tout ce qui n’était pas lui. J’avais été à deux doigts de mourir et il avait surgi comme par enchantement alors que je me croyais au fond du gouffre.

Une animation confuse règne autour de la villa. Ordres brefs claquant dans la nuit, ronflements de moteurs, exclamations diverses, crissements de gravier sous des pas précipités. Maxwell n’est pas venu seul. Tout un détachement de policiers a investi les lieux et poursuit son opération. En même temps que le réel retrouve ses droits, la situation où nous sommes me revient d’un coup. Une question me brûle les lèvres, la plus urgente, la plus angoissante.

– Et Bonnie ? Il faut tout de suite...

- Ne t'en fais pas, m'interrompt Maxwell avec un sourire, Bonnie va bien.
- Mais je ne t'ai pas...

La porte qui s'ouvre brutalement m'interrompt. Bonnie apparaît. Ses traits sont tirés, ses vêtements dérangés, sa chevelure en désordre.

Inutile de me regarder dans une glace, je dois être dans le même état !

La grimace qui tord ses lèvres hésite entre le sourire et les pleurs.

- Oh ! Eva ! fait-elle en se précipitant dans mes bras.

Le sanglot qui s'étrangle dans sa gorge lui interdit d'en dire davantage. Je ne peux pas prononcer une parole non plus. Notre émotion est trop violente. Nous craquons toutes les deux en même temps. Les larmes perlant au coin de ses yeux provoquent les miennes, ces larmes que je contenais avec tant de difficulté depuis un moment. Moitié riant moitié pleurant, nous nous étreignons avec force.

- Bonnie, tu n'es pas blessée ? Où étais-tu ?
- Enfermée dans un pavillon au fond du parc.
- Mais ça va ?

Tandis que nos interrogations s'entrecroisent fébrilement, les policiers poursuivent leurs investigations dans la villa sans se préoccuper de nous. Ils sont discrets, on les remarque à peine, mais leur présence ne favorise pas l'intimité. Malgré tout, la joie de nos retrouvailles l'emporte. Cependant, cette joie ne m'empêche pas de voir Maxwell qui s'éloigne discrètement.

- Où vas-tu ?
- Vous devez avoir beaucoup de choses à vous raconter, alors je vous laisse...
- Non ! Attends ! On n'a pas eu le temps de parler...
- Plus tard, dit-il, le capitaine veut que je le rejoigne. Certaines choses à régler tout de suite. Pour l'instant, reste avec Bonnie.

Mais une question me tracasse encore, une question importante. Je le retiens par la manche.

- Dis-moi, Martha et Sheldon, qu'est-ce qu'il leur est arrivé ? Ils sont vivants ? Ils n'ont pas été blessés ?
- Rassure-toi, Martha et Sheldon vont bien. Je t'expliquerai tout cela après en détail. Pour le moment, profite de ton amie, on va bientôt rentrer en ville...

Après un tendre baiser, il me laisse avec Bonnie sur une dernière recommandation :

- Je vous retrouve dès que j'en ai fini avec le capitaine...

Toujours aussi adroit pour s'éclipser !

Malheureusement, nos retrouvailles ne durent pas longtemps. Au bout de quelques minutes, Maxwell revient.

– Eva ! Bonnie ! Le capitaine veut vous voir.

Celui-ci nous attend sur le perron.

– Madame Hampton, mademoiselle Matthews, dit-il de sa voix la plus officielle, normalement j’aurais dû vous conduire au Central pour enregistrer vos dépositions, mais grâce à monsieur...

Il désigne Maxwell.

– ... nous remettons cette formalité à demain. La journée a été éprouvante pour vous et vous méritez bien de prendre du repos.

Il se tourne vers moi.

– En ce qui vous concerne, madame, votre mari est sous bonne garde dans nos locaux. On va l’incarcérer. Vous pouvez dormir sur vos deux oreilles, il ne vous nuira plus.

Puis, s’adressant à Bonnie :

– Quant à vous, mademoiselle, vous n’avez plus rien à craindre non plus.

Nous le remercions chaleureusement pour son intervention et pour la compréhension dont il fait preuve. Après son départ, Maxwell demande à Bonnie si elle souhaite qu’il la raccompagne chez elle.

À moi, il ne me pose pas la question !

– Oh ! non ! Pas chez moi, répond-elle, pas ce soir ! Je ne m’y sentirais pas à l’aise et j’aurais trop peur ! Si vous pouviez me déposer à Newark, chez mes parents, ce serait parfait. J’ai hâte de les voir et de leur raconter mon aventure...

Sur le trajet, Maxwell propose que l’on s’arrête tous les trois dans un café. Après toute la tourmente des dernières heures, on a besoin de faire un break et de ne pas retourner chacun chez soi, de son côté.

Mais ai-je encore un chez-moi ?

– Et pendant ce temps-là, j’en profiterai pour passer quelques coups de fil, nous dit Maxwell.

Bonnie et moi approuvons cette pause avec soulagement. Nous nous arrêtons dans un petit café à l’ambiance chaleureuse, visiblement ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

– Tu ne viens pas avec nous ? dis-je à Maxwell.

– Non, je risque d’en avoir pour un moment. Allez-y, je vous rejoindrai, me rassure-t-il avant de m’embrasser tendrement.

Il y a peu de monde dans la salle. Quelques habitués au comptoir plaisantent avec la serveuse. Bonnie et moi nous installons dans un box après avoir commandé deux cafés. Je lui demande sans pouvoir attendre :

– Alors ils t’ont enlevée, toi aussi ?

Bonnie hoche la tête. Nous avons l’une et l’autre le visage fatigué, des cernes sous les yeux. Moi, en plus, j’ai une pommette enflée qui commence à devenir rouge violacé. Elle l’effleure du bout du doigt.

– Ça te fait encore mal ? Comment tu as récolté ça ?

– C’est James qui m’a donné un coup de crosse.

– Quelle ordure !

J’approuve de la tête, mais j’ai eu tellement peur pour elle que je veux d’abord qu’elle me raconte tout ce qui lui est arrivé. Comment ils l’ont enlevée ? Pourquoi ?

– Pourquoi ? s’exclame-t-elle. Je n’en sais rien...

Elle se pince les joues, passe une main dans ses cheveux ébouriffés, me jette un coup d’œil en coin, puis lance d’une voix catastrophée :

– On dirait qu’on sort d’une essoreuse !

Malgré moi, j’éclate de rire.

Elle ne changera jamais !

– Il n’y a pas de quoi rire, reprend-elle d’un air de reproche. Tu veux savoir comment ils m’ont enlevée ? C’est simple : moins d’une heure après que tu m’as appelée, deux types ont enfoncé ma porte, m’ont menacée avec des pistolets et m’ont ordonné de les suivre.

– Oh ! c’est de ma faute, je suis entièrement coupable, fais-je en la prenant dans mes bras.

– Ah ! tu compatis tout de même !

Je la serre plus fort contre moi.

– Tu sais que je compatis toujours, idiotte !

– Oui, oui, bougonne-t-elle en me souriant. J’ai eu tellement peur pour toi ! Déjà que ton coup de fil m’avait angoissée, mais ces deux braqueurs qui débarquent là-dessus, c’était trop ! Quand je les ai découverts dans l’entrée, je... je...

– Je te comprends. Mais l’important, c’est qu’ils ne t’aient pas blessée. Tu devais m’en vouloir ?

– Non, j’ai pensé que si ton mari voulait ta mort, ce n’était pas de ta faute !

– Les deux braqueurs ne t’ont rien dit ?

– Juste que j’avais intérêt à les suivre ! Et ils ne semblaient pas commodes ! Après, ils m’ont obligée à grimper dans une voiture. L’un des deux gardait toujours son pistolet pointé sur moi pendant que l’autre conduisait. J’ai essayé de les faire parler durant le trajet, mais pas moyen de leur tirer un renseignement. Ils ne répondaient même pas à mes questions. J’étais morte de trouille !

Et tout ça à cause de moi ! Oh ! Bonnie que je t’aime...

Elle enchaîne dans la foulée :

– Bon ! On a assez parlé de moi ! Dis-moi plutôt comment ça s’est passé de ton côté ?

Je lui raconte l’irruption de James dans l’appartement de Maxwell, sa tentative pour m’inciter à partir avec lui de mon plein gré, comment ça a fait tilt dans ma tête quand un de ses hommes a parlé de la cible du Queens neutralisée...

– Et tu t’es inquiétée pour moi, dit-elle en me saisissant la main.

Nos doigts se pressent. Nous nous sourions.

Je ne me suis pas inquiétée, j’étais morte d’inquiétude !

Ensuite, je continue avec le coup de crosse, l’enlèvement en voiture, notre arrivée ici, la détention dans une chambre, la confrontation avec James qui a admis qu’il voulait me supprimer et finalement l’intervention in extremis de Maxwell. Quand j’ai fini de parler, nous restons quelques secondes silencieuses, puis Bonnie soupire :

– Qu’est-ce que tu vas faire maintenant ?

– Je ne sais pas, je n’ai pas eu beaucoup de temps pour y réfléchir...

– Je voulais dire, avec Maxwell, où est-ce que tu en es ?

– Ça non plus, je ne sais pas... Pourtant j’y pense depuis qu’on est partis de la villa...

– Il a l’air de tenir sérieusement à toi.

Oui, il a l’air. Mais est-ce que cela suffit ?

Ses questions me replongent dans mes incertitudes. De ce côté-là, rien n’est résolu. Mais comment lui avouer mes interrogations ? Mes réticences ? J’ai des scrupules et, pourtant, c’est ma meilleure amie. Ce n’est pas le moment de lui en parler. Ce serait trop long. Car ces réticences ne proviennent pas de Maxwell, elles viennent de moi. Si j’hésite à m’engager totalement avec lui, c’est à cause de ce que j’ai vécu avec James.

Bien sûr, la situation est différente. Surtout maintenant. Maintenant, je sais que j’aime Maxwell comme je n’ai jamais aimé James. Les liens qui nous unissent sont d’une autre nature, mes sentiments sont plus profonds et plus assurés. Je me sens plus mûre. L’épreuve que je viens de traverser a été révélatrice à ce sujet.

Mais j'hésite tout de même en repensant à quel point j'ai pu me tromper sur le compte de mon mari. À quel point j'ai pu m'aveugler sans soupçonner sa véritable nature. Il ne faudrait pas qu'une telle erreur recommence. Je ne le supporterais pas, je suis encore trop vulnérable. Le traumatisme provoqué par les événements qui se sont déroulés depuis une semaine est trop douloureux.

Bonnie me tire de mes réflexions en attaquant :

- Et toi aussi, tu tiens à lui, tu me l'as dit au téléphone !
- Oui, mais c'est compliqué...

Elle semble sceptique.

– Ce n'est pas si compliqué que cela ! Vous vous plaisez tous les deux et il n'y a plus d'obstacle devant vous !

Comme je la regarde d'un air interrogateur, elle explique :

- Parce qu'après un coup pareil, tu vas obtenir le divorce avec James sans difficulté.

Ce n'est pas le problème !

Elle est sur le point de continuer lorsque Maxwell nous rejoint. Elle s'empresse de changer de conversation :

- Pourquoi tu ne viendrais pas avec moi chez mes parents ? Il y a de la place pour dormir...

J'hésite quelques instants et je décline son invitation. Nous avons échangé un regard rapide avec Maxwell. Un regard où il me priait de refuser. De toute façon, moi aussi je préfère rester avec lui. Nous avons beaucoup trop de choses à nous dire.

Nous reprenons la limousine pour rentrer à New York. Une fois Bonnie déposée au pied de l'immeuble de ses parents, nous retournons vers Manhattan. Seuls tous les deux. D'un commun accord, nous parlons très peu. Juste les quelques mots strictement nécessaires que nous devons échanger. Je suis épuisée. La tension accumulée au cours de la journée met du temps à retomber. De son côté, Maxwell se concentre sur la conduite.

À quoi peut-il bien penser ?

Quand nous arrivons à l'appartement, Martha et Sheldon nous accueillent. À la vue de leur chaud sourire, je fonds subitement en larmes en leur demandant pardon. La fatigue et l'émotion de les revoir sains et saufs ont eu raison de moi. Martha pose une main sur mon bras.

- Ce n'est rien, madame, calmez-vous...

Maxwell les remercie pour tout ce qu'ils ont fait. Lorsque ses bras m'enlacent et me soulèvent, je m'y abandonne. Quel bonheur de me blottir contre lui ! De sentir sa chaleur m'envelopper. De

respirer son odeur. Ses mains me pressent tendrement tandis qu'il m'emporte. Il m'aurait été impossible d'accomplir un pas supplémentaire tellement je suis épuisée. Une seule pensée surnage encore dans mon esprit engourdi : je suis vivante et Maxwell est là. Pour le moment, c'est tout ce qui compte. Mes yeux se ferment d'eux-mêmes.

3. Enfin libre

Le lendemain matin, alors que j'ouvre les yeux, le sourire de Maxwell est la première chose qui m'illumine. Après qu'il m'a portée la veille jusqu'au lit où je me suis écroulée, fourbue de fatigue, il est resté dormir près de moi. Maintenant, accoudé à mes côtés, il attend mon réveil. Un rayon de soleil fait ressortir le noir profond de ses cheveux, éclabousse son torse de lumière, jette des paillettes dorées sur sa peau nue. Je lui souris en retour.

Il n'a jamais été plus craquant !

– Comment vas-tu, ma belle ? Tu as faim ? Martha ne va pas tarder à apporter le petit-déjeuner...

Je fais non de la tête.

– Tu ne veux pas manger ? s'étonne-t-il.

– Si, mais pas tout de suite. Je veux d'abord que tu m'expliques.

– Quoi ?

– Tout ! Comment tu as appris que James m'avait enlevée ? Comment tu as su où me trouver ? Pourquoi la police était avec toi ? Qui est-ce qui...

Souriant de toutes ses dents, il lève les mains comme pour se protéger de l'avalanche de questions.

– Arrête ! Tu vas me noyer !

– C'est que j'ai besoin de savoir. Hier, le stress et l'épuisement m'ont empêchée de poser beaucoup de questions, mais ce matin, je veux que tu me dises.

– D'accord, d'accord.

Il s'assied dans le lit, cherche la meilleure position, se cale confortablement et remet en place sa mèche rebelle.

– D'abord, il faut que tu saches que James avait mis ton téléphone sur écoute...

Ça, je m'en doutais déjà !

– ... et cela durait depuis longtemps. Selon les recoupements qu'on a pu faire, vraisemblablement depuis le début de votre mariage.

Quoi ? Il m'espionnait à ce moment-là ?

– Mais pourquoi ?

– Il voulait tout contrôler. Savoir ce que tu pensais, ce que tu disais aux autres, ce que tu faisais. Il

venait de t'épouser et te considérait comme sa chose. Pour lui, sa femme n'était qu'une de ses propriétés parmi toutes celles qu'il possédait. Il la surveillait au même titre qu'il surveille la valeur de ses actions en bourse...

À l'époque où il disait qu'il m'aimait, il écoutait mes communications ! Répugnant !

Cette nouvelle révélation me choque. Je connaissais déjà bien des aspects peu reluisants de mon mari, mais je pensais qu'au début de notre mariage, il m'aimait. C'est faux, il m'espionnait déjà. Maxwell doit lire ce que je pense sur mon visage car il ajoute :

– Mais ce n'est pas tout. James s'était débrouillé pour mettre sur écoute toutes tes relations, tous tes amis. Pour que rien de ce qui te concernait ne lui échappe. Ainsi, le téléphone de Bonnie était sur écoute et celui de son frère Harold, ainsi que celui de tes amis Michaël et Rachel. Bref, celui de tous les gens qui te touchaient de suffisamment près...

Je le regarde avec un air tellement incrédule qu'il insiste :

– Je n'invente rien, on a des preuves irréfutables de ces écoutes. Il avait même réussi à pirater tes communications professionnelles chez Hillerman Bros.

– Il piratait mes e-mails aussi ?

– Évidemment. Tout ce que tu recevais et tout ce que tu envoyais passait sous ses yeux. C'est ce qui lui a permis d'élaborer son plan afin de te supprimer. Il connaissait ton emploi du temps heure par heure, presque à la minute, et il attendait l'instant le plus favorable pour agir. Mon intervention a tout chamboulé. Tout à coup, tu avais disparu, il ignorait où tu étais et ce que tu faisais.

– Mais toi, tu savais déjà tout ça quand tu m'as enlevée ?

– Je savais l'essentiel. C'est la raison pour laquelle il était primordial que tu ne communicates avec personne. Et pour la même raison, je ne pouvais pas envoyer un autre e-mail à Bonnie après celui que je lui avais déjà envoyé. James surveillait ses messages, cela faisait courir un risque énorme à ton amie...

Et tu ne me l'as pas dit parce qu'à ce moment-là, je ne t'aurais pas cru !

– Par chance, continue-t-il, quand tu as appelé Bonnie avec le téléphone de Martha, celle-ci s'en est rendu compte immédiatement. Elle m'a prévenu. J'ai réalisé tout de suite que James allait se lancer sur ta piste sans perdre une seconde et j'ai aussitôt alerté la police.

– Pourquoi tu ne les as pas appelés avant ?

– Nous étions en contact depuis le début. J'avais fait part de mes soupçons au superintendant. Mais tant qu'ils ne reposaient que sur des présomptions, la police était impuissante. Quand on a été en présence d'un commencement de passage à l'acte, nous nous sommes donc précipités à l'appartement. Malheureusement, quand on est arrivés, Sheldon m'a dit que tu avais été emmenée quelques minutes auparavant...

– Martha et Sheldon ont été admirables ! Martha m'a défendue !

– Je sais. Ils ont récolté quelques contusions, mais rien de grave. En revanche, il y avait un homme de James dans l'appartement. Il mettait un bazar épouvantable. Deux policiers du SWAT l'ont

facilement maîtrisé. On l'a interrogé. Il a refusé de dire quoi que ce soit, mais on suppose qu'il avait pour mission de faire croire à un cambriolage qui aurait mal tourné et de supprimer Sheldon et Martha pour accréditer cette thèse...

Mon Dieu, je ne me le serais jamais pardonné !

Brusquement, les dangers qu'ils ont courus à cause de moi m'apparaissent encore plus cruellement. Ils ont tout simplement risqué leur vie ! Je me sens coupable de mon inconséquence, de ma légèreté. Certes, il était difficile de croire Maxwell quand il m'assurait que James mettrait tout en œuvre pour me supprimer. Qu'il ne reculerait devant rien. Cela paraissait tellement extravagant ! Tellement impossible ! Pourtant, j'aurais dû l'écouter. Ne pas m'obstiner.

– S'ils avaient été tués, ça aurait été de ma faute !

Maxwell reste un instant silencieux. Puis il me caresse les cheveux.

– L'essentiel, c'est qu'ils soient sains et saufs. Cela ne sert à rien de se faire des reproches après coup.

C'est exact, mais ça n'empêche pas...

– Quoi qu'il en soit, reprend-il, James t'avait obligée à le suivre. J'étais arrivé trop tard. Il fallait donc agir au plus vite car nous n'avions pas beaucoup de temps. Tous nos renseignements concordent, c'est dans la villa du Connecticut que...

– Tu la connaissais ?

– On savait qu'elle servirait de point de ralliement. Tandis que je tentais de t'intercepter à l'appartement, une autre équipe du SWAT a filé dans le Connecticut pour y précéder les ravisseurs. Il fallait qu'elle soit en place avant ceux-ci. Après avoir investi la propriété, les hommes ont pris position dans les bois autour de la villa.

– Ils étaient déjà là quand je suis arrivée ?

– Oui. Ils étaient même là quand Bonnie est arrivée un peu avant toi. Et ils ne vous quittaient pas des yeux.

J'aurais juré que les bois étaient déserts !

– Lorsque les deux parties de la bande ont été réunies, le SWAT a laissé les hommes de James mettre la dernière main à leurs préparatifs. Le capitaine voulait accumuler le maximum de preuves sur le maquillage du meurtre en accident pour les coincer plus sûrement. James possède de l'influence, des relations, beaucoup d'argent. On voulait éviter qu'il s'en tire par un tour de passe-passe si l'affaire n'était pas impeccablement ficelée.

– Et toi, où tu étais ?

– Moi ? Je fonçais vers la villa. Je crois bien que jamais personne n'a accompli le trajet aussi vite. J'étais fou d'inquiétude. Bien sûr, je savais que les policiers interviendraient si ta vie ou celle de Bonnie était en danger mais je craignais tout de même pour toi. On ne te dirige pas facilement et j'avais peur que tu te rebelles en t'imaginant la situation désespérée. Que tu prennes une initiative

malheureuse et que James en finisse d'une autre manière que celle qui était prévue.

Bien vu ! Si j'avais trouvé une occasion de fuir, je l'aurais saisie !

Nous échangeons un regard plein de sous-entendus. Est-ce de l'admiration que je lis dans les yeux de Maxwell ? Une chose est sûre, ça n'est ni de l'incompréhension ni de l'agacement. Encore moins du mécontentement. Contrairement à James, accepte-t-il que je sois une femme libre et autonome ? En tout cas, dans mes yeux à moi, il ne peut voir que la gratitude et l'amour que j'éprouve pour lui, même si les mots me manquent pour les exprimer comme je le voudrais. D'une voix pas trop bien assurée, je questionne :

– Et c'était quoi exactement qui était prévu ?

– Une voiture très habilement trafiquée qu'on aurait lancée dans un ravin avec Bonnie et toi à l'intérieur. Même après une enquête minutieuse, les experts auraient conclu à une défaillance mécanique. Pour faire bonne mesure, on vous aurait bourrées de drogues et d'alcool avant de vous exécuter et d'incendier la voiture. Il n'aurait fait de doute pour personne qu'il s'agissait d'un accident. Heureusement, la police est arrivée à temps, juste au moment où James allait t'emmener. La suite, tu la connais...

Je reste longtemps sans rien dire. Trop d'événements en si peu de temps ! Trop de péripéties ! Tellement de stress et d'angoisse ! Tellement d'émotions contradictoires ! Quand je pense qu'hier matin à la même heure, j'étais séquestrée et que je cherchais désespérément un téléphone pour appeler Bonnie. Alors, la menace qui pesait sur moi restait virtuelle, cantonnée dans le futur. Depuis, j'ai éprouvé la réalité de la haine que James nourrissait à mon égard. Une haine qui allait jusqu'au meurtre ! J'en suis encore bouleversée.

À présent, c'est fini, mais je ne suis pas encore entièrement remise de cette confrontation. Des images me reviennent par flashes. Des images qui me font frémir rétrospectivement. Je revois l'irruption de James dans l'appartement, je le revois lorsqu'il m'a frappée, je me revois dans la villa quand je l'ai défié de me tuer. À cet instant-là, j'ai bien cru que j'allais mourir. Un frisson me fait tressaillir.

– Qu'est-ce que tu as ? s'inquiète Maxwell.

– Rien. Je récupère.

– Tu as l'air songeuse.

– Non, mais tout s'est déroulé si vite que je me demande ce qu'il va se passer maintenant... ce que je vais faire...

J'ai bien une idée mais...

Il ne répond pas tout de suite, il semble réfléchir. Je le guette du coin de l'œil. Il remet en place sa mèche rebelle qui n'en avait pas besoin.

– Maintenant tu es libre, Eva. Libre de faire ce que tu veux. Évidemment, si tu le désires, tu peux rester ici autant de temps que tu le veux. Mais après cette épreuve, je comprendrais parfaitement que

tu préfères rentrer chez toi...

Chez moi ?

– Légalement, tu es toujours mariée avec James et tu peux donc disposer de son appartement. Tu retourneras à ton travail, tu retrouveras Bonnie et tes amis, tu reprendras une vie normale...

Rentrer au loft ? Je n'ai jamais beaucoup aimé habiter ce loft prétentieux et tape-à-l'œil. Et puis il me rappellerait trop ce qui vient de se passer. Non, ce n'est pas chez moi. Mais il n'a pas tort, je dois reprendre une vie normale. La vie d'avant James. Les soirées avec Bonnie et son frère, les sorties avec Rachel et Michaël, mon poste d'attachée de presse chez Hillerman Bros s'ils veulent encore de moi.

– Je ne veux pas retourner dans le loft.

– Je te comprends...

Il va pour continuer, mais se ravise et ne dit rien. Nous nous regardons en silence. Est-ce qu'il pense aux mêmes choses que moi ? Si seulement j'en étais sûre ! D'un autre côté, pourquoi rester ici alors que le danger est définitivement écarté, que je ne risque plus rien, que Maxwell ne me retient plus prisonnière ? Je n'ai aucune raison de m'enraciner dans sa vie. D'ailleurs, il n'a rien dit qui aille en ce sens.

Alors pourquoi ce silence me fait-il si mal ?

Il a été superbe, il m'est venu en aide sans compter ses efforts, il m'a sauvée au péril de sa vie, c'est déjà beaucoup. Certes, nous éprouvons l'un pour l'autre un sentiment très fort. Mais est-ce que cela signifie que nous soyons obligés de ne plus nous quitter ?

Pourtant, la pensée d'une séparation me fait l'effet d'une déchirure. Une sensation de vide se creuse dans ma poitrine. Une sensation douloureuse. Est-ce qu'il souhaite vraiment que nous prenions nos distances ? Ça n'est pas ce qu'il a dit. Il a dit que je pouvais rester autant de temps que je voulais, mais c'est peut-être une simple courtoisie de sa part. Une façon de ne pas me brusquer. Je l'observe à la dérobée. Lui non plus ne paraît pas être à l'aise. Finalement, il se tourne vers moi.

– Je ne devrais peut-être pas te l'avouer maintenant, Eva, mais tu as bouleversé ma vie !

Le temps s'arrête. Je ne lui ai jamais vu un air aussi grave. Mon regard s'accroche au sien. Il poursuit :

– Après ce qu'il s'est passé, je comprendrais très bien que ma présence te rappelle trop de souvenirs douloureux et que tu veuilles me fuir...

Oh ! non !

– ... mais s'il y avait un espoir qu'un jour une vraie relation puisse s'établir entre nous, sache que

j'attendrai ce jour-là. Je n'ai jamais ressenti quelque chose d'aussi fort pour personne. Je suis amoureux de toi, Eva ! Amoureux comme je ne l'ai jamais été...

C'est comme si des milliers de cloches se mettaient brusquement à carillonner dans ma tête. Son aveu me bouleverse tellement que je me sens un peu perdue. Un tel sentiment de bonheur m'envahit que mes dernières réticences s'évanouissent. Les lèvres tremblantes, j'ébauche un sourire. Mes yeux picotent. Ma gorge nouée ne laisse filtrer qu'un filet de voix enrouée :

– Moi aussi, je t'aime.

Ses lèvres se rapprochent alors des miennes. Parfum d'ambre et de musc. Nos bouches se soudent. Avant de fermer les yeux, je me noie dans son clair regard aigue-marine tandis que nos corps s'étreignent avec passion.

Dans la précipitation, alors que nous nous enlaçons, le décolleté de ma nuisette glisse sous les mains expertes de Maxwell. Émergeant d'un fouillis de dentelle et de satin chiffonnés, un de mes seins montre insolemment le bout de son téton. Mon bel amant, à qui ce détail n'échappe pas, l'effleure légèrement et son doigt décrit un cercle qui suit scrupuleusement le contour de l'aréole rose pâle. Merveilleuse magie de sa caresse, une douce chaleur se répand dans mes veines. Le téton se gonfle, durcit. Je respire plus vite.

– Il cherche à me provoquer ? demande mon amant sur un ton gouailleur.

Pourquoi pas !

Je me garde bien de répondre. Sous mes paupières à demi baissées, je suis des yeux les mouvements de son doigt. Ma peau se hérissé de chair de poule. Comment est-il possible que je réagisse si rapidement chaque fois que ses mains me touchent ? Ne serait-il pas un peu sorcier ? Ma poitrine s'échauffe. J'ai l'impression qu'elle s'épanouit, qu'elle se tend vers lui.

Il saisit délicatement la pointe de mon sein entre son pouce et son index. Je me cambre. Il la pince imperceptiblement. Un frisson court de ma nuque à mes épaules. Plaisir ? Attente ? Appréhension ? Les trois se mélangent. Le pincement s'accroît. Je tressaille. Un nouveau frisson me traverse, plus vif que le précédent.

– Je t'ai fait mal ? demande-t-il en enlevant sa main.

Le ton de sa voix reflète plutôt une tendresse amusée qu'une réelle inquiétude.

Un peu, mais c'est si agréable...

Souriante, je fais non de la tête. Rassuré, il reprend possession de mon sein. En taquine la pointe érigée du bout de l'ongle. Je pose une main sur la sienne.

– Oui, murmuré-je dans un souffle.

Mais dans le mouvement, j'ai entraîné la nuisette. Le fouillis de satin et de dentelle recouvre à nouveau entièrement ma poitrine.

– Ce vêtement nous embête, ronchonne Maxwell.

D'un geste soudain, il plonge ses deux bras sous le drap, attrape le bas de ma nuisette, la relève jusqu'au-dessus de ma tête pour m'en dépouiller et la lance sur le tapis. Puis il s'empare du drap et le rejette au pied du lit. Moitié riant et moitié protestant, je plaque une main devant mes seins et l'autre au bas de mon ventre.

– Mais enfin, monsieur ! Vous vous conduisez comme un... un... affreux goujat !

À genoux à côté de moi, les yeux brillants, il me considère d'un air de défi.

– Non, Eva, pas comme un goujat, comme un homme amoureux ! Et je suis bien décidé à te le prouver !

Touchée !

Ses paroles me vont droit au cœur. Je fonds devant une telle profession de foi. Elle ne peut que recueillir mon assentiment le plus complet. Au fond, l'impatience qu'il manifeste est loin de me déplaire. Toutefois, afin de poursuivre le jeu, je maintiens le barrage de mes mains devant ma poitrine et mon sexe dans une attitude de pudeur outragée. Et je secoue la tête, fronçant les sourcils, la mine faussement courroucée.

– Je déteste qu'on me force !

Il écarquille les yeux comme s'il mettait mon affirmation en doute. Un sourire carnassier découvre ses dents parfaites.

– Qui a dit que je voulais te forcer ? C'est une déclaration...

Il a failli dire « d'amour », mais il s'est arrêté au dernier moment. Dommage, cela m'aurait plu de l'entendre. Je fais la moue. Nous nous mesurons du regard. Sa poitrine, large et puissante, se soulève au rythme rapide de sa respiration. Légèrement penché vers l'avant, tous ses muscles tendus, on dirait un fauve prêt à bondir. La bosse qui distend le boxer ne laisse aucun doute sur l'intensité de son désir.

Mais le fauve ne bondit pas. Il se maîtrise. Sa main se pose sur mon épaule, descend le long de mon flanc, atteint le creux de ma taille, épouse l'arrondi de ma hanche dans une caresse apaisante. On dirait qu'il veut m'amadouer. Il remonte vers ma poitrine. Je retiens mon souffle. Il écarte ma main plaquée sur mes seins, doigt après doigt, comme il ouvrirait un paquet cadeau. Je ne fais rien pour l'en empêcher.

– Tu es belle ! s'exclame-t-il.

Le compliment me remue. Involontairement, je redresse le torse. Il me saisit le poignet et éloigne mon autre main qui protège mon sexe. Je ne résiste pas plus.

– Tu es belle ! répète-t-il.

Un sentiment complexe m’envahit. J’ai l’impression de n’avoir jamais été aussi nue devant lui qu’à cet instant. Nue, désarmée et vulnérable. Comme si c’était la première fois que nous faisons l’amour ensemble. De son côté, il a l’air indécis tout à coup, presque intimidé. Mon envie de lui s’en trouve accrue. Une bouffée de chaleur me monte au visage tandis qu’il me dévore du regard. D’un élan, je me jette à son cou.

Accrochés l’un à l’autre, nous nous écroulons sur le lit. Nos lèvres s’unissent, nos souffles se mêlent, sa langue se noue à la mienne. Les nerfs à fleur de peau, je me laisse emporter par l’ivresse de son baiser. Pourquoi faut-il que je baisse toujours pavillon si rapidement ? Pas de doute, c’est un sorcier !

Pour ne pas être en reste, mes doigts se glissent sous son boxer qu’ils descendent le long de ses cuisses et de ses jambes. Il m’empoigne par les fesses pour me presser contre lui. Sa virilité tendue imprime sa chair nue et sa dureté sur mon ventre. Nos langues s’affrontent dans un ballet étourdissant.

Que cela ne finisse jamais !

Mais alors que je commence à dériver, il desserre notre étreinte.

L’espace d’un instant, il m’abandonne, se coule doucement le long de mon corps. Que fait-il ? J’ai à peine le temps de m’interroger que sa bouche court de mes lèvres à mon cou qu’il mordille avant de lécher l’emplacement de la morsure. Puis, sans attendre, ses lèvres descendent de mon cou à mes seins, se referment sur les pointes érigées. Il les aspire pendant que ses mains se baladent sur ma croupe et mes hanches. Cernée par ses caresses, je me tortille en soupirant.

Maxwell, tu es un démon !

Sa hâte ne m’offre pas une seconde de répit. Sans me laisser le loisir de rassembler mes esprits, il reprend sa course. De mes seins à mon ventre à présent, léchant ou picorant des baisers furtifs ici et là. Sa langue s’introduit dans mon nombril, me tire de nouveaux soupirs. Le plaisir enfle en moi comme une vague. Affolée, j’agrippe nerveusement ses cheveux dans l’espérance illusoire de le stopper. Mais sa bouche poursuit son périple, toujours plus bas vers ma féminité aux aguets. Je n’ai pas la force de m’y opposer.

Il va m’achever !

Deux de ses doigts entrouvrent mon sexe. Écartelée entre l’attente et la crainte, je me crispe instinctivement. Son souffle brûlant qui enveloppe mon bourgeon intime balaie d’un coup mes appréhensions. Au bord du vertige, mes reins se soulèvent comme ceux d’une victime s’offrant d’elle-même au sacrifice. Mon cœur bat la chamade. Le dos arqué, les muscles bandés, je ne suis

plus qu'une boule de nerfs et de plaisir !

La pointe de sa langue s'écrase sur mon clitoris. Si chaude et si suave qu'un éclair telle une décharge électrique me déchire de part en part. La secousse est si forte que je pousse un cri. Douce défaite qui me transporte. Mes cuisses se resserrent comme un étau, mes ongles s'enfoncent dans le crâne de Maxwell que j'emprisonne. Puis les ondes de ma jouissance s'apaisent petit à petit. Dans un souffle, je murmure :

– Je n'ai jamais été aussi heureuse !

Il relève la tête.

– Moi aussi...

Nous restons quelques secondes sans mouvement. Puis ma respiration reprend un rythme plus régulier. Soudain, une envie qui me traverse l'esprit me tire un sourire.

– Pourquoi tu souris ?

Vais-je oser ?

Il se relève sur un coude. Du coin de l'œil, j'aperçois sa virilité déployée. Orgueilleuse et tendue comme un arc, elle semble me mettre au défi. Le regard de Maxwell m'interroge. Allez, je me lance :

– Tu te souviens du jeu auquel on a joué la dernière fois ?

Il cherche dans sa mémoire, acquiesce avec une moue étonnée :

– Oui.

On dirait que je l'intrigue.

– Eh bien maintenant, c'est mon tour !

Durant une seconde ou deux, il demeure perplexe. Puis subitement, il réalise ce que cela signifie et son regard s'illumine.

Quelques instants plus tard, il est étendu à mes côtés. Ma main glisse sur son ventre, saisit sa hampe. Ainsi, elle me paraît plus impressionnante, mélange de puissance et de fragilité qui m'attendrit. Mes doigts coulissent avec lenteur vers la base, l'encerclent étroitement. Elle se cabre. Ai-je serré trop fort ? Un sourire de Maxwell me rassure. Mais pourrai-je lui donner autant de plaisir qu'il m'en a donné ? me montrer aussi habile que lui ?

Je le souhaite de tout mon cœur !

En tout cas, ses yeux n'ont jamais brillé avec une telle intensité. On dirait qu'ils veulent

m'encourager. Je me penche sur son ventre. La flèche fièrement dressée, chaude et vivante, s'épanouit encore un peu plus. C'est la première fois que je la contemple de si près. Les veines y dessinent tout un réseau de fines lignes bleutées, la peau en est d'une douceur de satin. Je relâche la pression de mes doigts qui remontent d'une caresse enveloppante. Dans un brusque sursaut, sa virilité se tend davantage.

Mâchoires serrées et muscles noués, Maxwell respire de plus en plus vite. Il grogne sourdement quand j'effleure de mes lèvres son membre frémissant. Un parfum poivré remplit mes narines, un parfum qui me met la tête en feu. Mes lèvres prennent de l'audace, parcourent sa verge de haut en bas, en découvrent progressivement les différentes saveurs et les points les plus sensibles.

Puis ma langue à son tour court le long de la chair durcie. Les grognements laissent la place à des exclamations, des mots sans suite qui ne signifient pas grand-chose, mais qui parlent à mon cœur. Les reins de Maxwell se cambrent lorsque j'approche de la pointe de son sexe. Il ferme les yeux. J'ai le sentiment de le tenir à ma merci. Comme si j'atteignais le plus intime de lui-même. Il est à moi ! Cela me fait un peu peur et m'électrise en même temps. Tout à coup, il murmure :

– Arrête !

Je stoppe.

Je m'y prends mal ?

Le souffle haletant, il m'attire à lui. Ma poitrine s'écrase contre la sienne. Ses bras puissants m'enserrent comme dans une cage, me renversent de sorte qu'il se retrouve au-dessus de moi.

– Arrête, répète-t-il à voix basse.

– Il ne faut pas m'en vouloir si je ne le fais pas très bien, mais...

Il éclate de rire.

– Pas très bien ? Mais c'était divin !

Au moment où j'ouvre la bouche pour lui répondre, il me la clôt d'un baiser. Un baiser espiègle et rapide qui me laisse sur ma faim. Pourtant, en m'adressant ce compliment, il ne pouvait pas me faire un plus grand plaisir. Je craignais d'avoir été maladroite, que ma caresse lui ait déplu et, au contraire, il l'a appréciée.

– Tu es une diablesse ! s'exclame-t-il avant de reprendre mes lèvres.

Je m'abandonne avec un soupir de bonheur. Pourrais-je jamais aimer Maxwell davantage ? Le poids de son corps contre moi, sa langue qui joue avec la mienne, ses mains qui se glissent sous mes reins et pétrissent mes fesses ne mettent pas longtemps à raviver mon désir. Il ne tarde pas à s'en rendre compte.

Deux de ses doigts me pénètrent, amorcent un mouvement de va-et-vient. La sensation est si sublime que mes yeux se ferment d'eux-mêmes. En une poignée de secondes, son baiser me communique sa ferveur. Ses doigts me plongent dans un ravissement proche de l'extase. C'est incroyable ! Il faut que je me retienne de toutes mes forces pour ne pas perdre la tête. Une félicité inhumaine m'entraîne sans recours. Comment peut-il me produire autant d'effet ? Cet homme est *trop* !

Mais mon corps n'écoute pas mes réflexions et répond au va-et-vient de ses doigts qui s'accélère. Ma félicité monte d'un cran. J'ai l'impression que des petites bulles irisées venues du plus profond de moi flottent dans mes veines, cherchent à s'échapper, éclatent à la surface de ma peau. Dans la demi-inconscience de ma volupté naissante, je perçois le froissement d'un sachet qu'on déchire, les gestes grâce auxquels mon amant se munit d'un préservatif.

Oui ! Viens maintenant !

Comme s'il avait lu dans mes pensées, il me chuchote au creux de l'oreille :

– Je ne peux plus attendre, Eva !

Moi non plus !

Son sexe s'insère à l'orée de mon antre offert. Je lève les cuisses pour mieux emprisonner ses hanches, j'empoigne ses fesses. Maxwell me laboure frénétiquement. Abîme de délice qui m'engloutit inexorablement. Mon cœur bat la chamade. D'un coup de reins, il se plante au fond de moi. Je m'embrase comme une torche, feu de joie qui flambe instantanément. Un gouffre de plaisir s'ouvre en moi. Mes ongles griffent les globes de ses fesses, nos halètements se confondent dans un même souffle.

Inlassablement, il me pilonne. Je m'ouvre à lui davantage, vaincue et triomphante à la fois. Les glissements progressifs vers la jouissance que rien ne peut plus arrêter me tirent de petits cris affolés. Son rythme s'accélère. Mes coups de reins répondent aux siens. Une même frénésie nous anime. En quelques allées et venues profondes et puissantes, il me conduit aux portes de l'orgasme. Vertige comme une déchirure vers le bonheur. Un ultime assaut m'en fait franchir le seuil. Deux cris qui jaillissent simultanément. Nous sombrons ensemble.

4. Épilogue

Six mois plus tard...

Déjà six heures ! Heureusement, la pluie a cessé et une douceur inhabituelle règne sur New York depuis quelques jours. C'est rare au début du mois d'avril. En toute hâte, je m'engouffre chez *Dean and Deluca*. On y trouve le meilleur jambalaya de poulet cajun de tout Manhattan et Bonnie adore le jambalaya de poulet cajun.

Je l'ai invitée à dîner pour célébrer sa toute nouvelle promotion en tant que chef des ventes adjointe chez Squire. Une belle réussite à vingt-cinq ans ! Il y a deux mois, c'est elle qui m'avait invitée pour fêter ma nomination au poste d'attachée de presse en titre chez Hillerman Bros. Maintenant, j'ai un bureau à moi, des responsabilités plus importantes et une assistante. Mais ce soir, le dîner est en l'honneur de Bonnie !

Au téléphone, elle m'a assurée qu'elle serait chez moi à sept heures avec son frère Harold. Ça me laisse tout juste le temps de finir mes courses, de rentrer et d'effectuer les derniers préparatifs. Je suis en train de disposer les amuse-gueule sur la table basse quand mes deux invités arrivent. Harold habillé de façon décontractée et Bonnie, fidèle à elle-même, dans une ravissante petite robe jaune griffée Calvin Klein.

Quelques minutes plus tard, plantée devant la grande baie qui donne sur Central Park, elle lève son verre.

– Cheers ! lance-t-elle. Je suis jalouse de la vue que tu as !

– Je ne m'en lasse pas depuis que je suis ici. Deux mois déjà... deux mois que le divorce avec James a été prononcé et que j'ai pu acheter l'appartement.

– Je sais. T'as bien fait, la vue est superbe !

Je l'enlace par les épaules.

– Moi, ce que je vois surtout quand je regarde par la baie, c'est mon indépendance. Grâce à cet appartement, je suis libre. Je ne dépends plus de personne.

– Tu veux dire que tu ne dépends pas de Maxwell ! remarque-t-elle avec un sourire en coin.

– Oui. Après ce qu'il m'est arrivé, j'ai besoin d'être un peu seule. Maxwell m'a bien proposé de rester chez lui, mais ce n'est pas le bon moment. J'ai vécu un tel calvaire avec James qu'il faut que je fasse le point, que je retrouve mon indépendance. Au moins pour un temps...

– Je ne comprends pas, me reproche gentiment Bonnie, tu dis que tu l'aimes à la folie et tu refuses de vivre avec lui...

D'une voix que j'espère convaincante, je réplique :

– On est très bien comme on est !

Enfin ! Presque très bien... Il me manque tout de même quand il n'est pas là !

Mon amie hausse les épaules.

– Tu fais comme tu le sens ! Je ne cherche pas à t'influencer ; c'est impossible, tu es têtue comme une mule. Mais...

– À propos de Maxwell, intervient Harold, il a prévu quelque chose pour ton anniversaire ?

Sa sœur lui fait les gros yeux.

– Ben quoi, se défend-il, Eva a vingt-cinq ans la semaine prochaine, je peux quand même lui demander si son amoureux a prévu quelque chose !

– Tu as raison, lui rétorque Bonnie, mais ce sont des questions qu'on ne pose pas !

J'éclate de rire. D'habitude, mon amie n'est pas si regardante sur les règles du savoir-vivre.

– Ne vous disputez pas, je peux vous répondre. Pour mon anniversaire, Maxwell m'offre des vacances au soleil. D'ailleurs, nous partons demain...

Et dans son jet privé, s'il vous plaît !

– Pour où ? interroge Bonnie subitement curieuse.

– Aucune idée, il n'a pas voulu me le dire. Il m'a juste dit de prendre mon bikini et ma crème solaire...

– Peut-être que vous irez à Hawaï, rêveasse Harold à voix haute. Non, pas Hawaï, c'est trop commun ! Alors Cancún ou les Caraïbes... Ah ! les Bermudes, Antigua, la Barbade...

– Les Antilles, ça me plairait bien. Mais je n'en sais rien du tout ! C'est une surprise qu'il veut me faire...

Plus pratique que son frère, mon amie s'inquiète :

– Et ton boulot ?

– Ils ont été super compréhensifs ! Hillerman Bros m'accorde quinze jours de congé. Il faut dire que depuis six mois, j'ai bossé comme une dingue. Je leur devais bien ça pour les remercier du soutien qu'ils m'ont apporté après ce qu'il m'est arrivé.

À cet instant, la sonnerie du four nous signale que le jambalaya n'attend plus que nous pour le déguster.

Pour l'occasion, j'ai débouché une bouteille de Château Margaux. Le bordeaux et la récente promotion de Bonnie contribuent à entretenir notre bonne humeur. Comme de juste, la conversation porte essentiellement sur ses nouvelles responsabilités et tout ce qui va changer pour elle.

Le recrutement et l'animation d'une équipe de représentants la passionnent, elle se montre intarissable sur les réunions qu'elle doit organiser et diriger, enthousiasmée par la gestion de clients plus importants. En clair, elle travaille dix heures par jour, n'a pas une minute à elle et s'en trouve ravie. Et moi, j'en suis tellement heureuse pour elle.

Après leur départ et malgré l'heure tardive, je consulte ma messagerie comme je le fais chaque soir avant de me coucher. Qui sait ? Il y aura peut-être un mot de Maxwell.

Non, aucun e-mail de lui. Une pointe de déception me pince le cœur. Il est vrai qu'il m'en a déjà envoyé un juste avant que je quitte le bureau et qu'il dînait ensuite avec trois banquiers du Midwest en vue d'une grosse opération financière. En revanche, j'ai un message de Sidney Islington, l'avocat qui s'est occupé de mon divorce avec James.

Qu'est-ce qu'il me veut ? Le divorce a été enregistré pourtant...

De : Sidney Islington

À : Eva Morton

Objet : Procès de James Hampton

Chère Madame,

Pouvez-vous me contacter rapidement afin que nous discutons des problèmes relatifs aux suites juridiques de votre divorce ?

Respectueusement,

Sidney Islington, avocat

P.-S. : Je suis actuellement à San Francisco. Si vous lisez ce message maintenant (bien qu'il soit près de minuit à New York), vous pouvez y répondre immédiatement, cela nous ferait gagner du temps.

Je regarde l'heure. Minuit moins dix. Qu'est-ce que cela signifie « des problèmes relatifs aux suites juridiques de votre divorce » ? J'espère que celui-ci n'a pas été invalidé à cause d'un vice de forme quelconque. Ce serait un désastre ! Puisqu'il m'y invite, autant expédier cette affaire tout de suite, j'aurai l'esprit plus libre pour partir demain avec Maxwell.

De : Eva Morton

À : Sidney Islington

Objet : Votre e-mail

Cher Maître,

Je ne dormais pas, mais vous m'inquiétez. Est-ce que certaines clauses du divorce sont remises en

question ? ou bien la procédure entière ? ou encore quelque chose d'autre ?

Pouvez-vous préciser ?

Je vous prie d'agréer, Maître, l'expression de mes sentiments distingués.

Eva Morton

Pour tromper l'attente, je me fais un café que je sirote en reclassant des dossiers dans l'ordinateur. Dix minutes plus tard, un nouvel e-mail de l'avocat s'inscrit sur l'écran. Il n'a pas été long à répondre.

De : Sidney Islington

À : Eva Morton

Objet : Procès de James Hampton

Chère Madame,

Excusez-moi de vous avoir alarmée.

Non, rassurez-vous, ni votre divorce ni aucune de ses clauses ne sont remis en question. Le jugement est définitif. Vous êtes divorcée et la partie des biens de votre ex-mari que le tribunal vous a allouée vous est définitivement acquise.

Ma requête concerne votre déposition au procès de votre ex-mari qui va s'ouvrir dans deux mois devant le tribunal criminel de New York. Comme vous étiez mariés au moment de sa tentative d'assassinat et qu'une femme mariée ne peut pas témoigner pour ou contre son mari, vous devez signer une déclaration que votre avocat (en l'occurrence moi-même) remettra à la cour avant l'ouverture du procès.

C'est uniquement une question de procédure, mais plus rapidement ce sera fait, mieux cela vaudra. Si vous pouviez passer à mon cabinet dans les jours qui viennent, ce serait parfait. Ma secrétaire vous remettra le formulaire que vous n'aurez qu'à parapher.

Encore mille excuses d'avoir provoqué votre frayeur.

Sidney Islington, avocat

Ouf ! J'ai eu peur ! Pas tellement pour l'argent, je n'avais rien réclamé lors de la demande de divorce. C'est le juge qui a décidé qu'une petite partie (assez coquette tout de même) des biens de mon époux me revenait de plein droit. Mais si le jugement de divorce avait été cassé, j'aurais difficilement supporté de me retrouver à nouveau mariée avec James. Cela m'aurait porté un sérieux coup au moral !

Par bonheur, ce n'est pas le cas. N'empêche, la journée de demain s'annonce chargée ! J'aurai déjà besoin de tout mon temps pour mettre au net les dossiers en suspens chez Hillerman Bros et donner les dernières consignes à Samantha, ma nouvelle assistante. Et maintenant, il va falloir en plus que j'aille au cabinet de l'avocat pour signer le formulaire. Je ne vais pas arrêter de cavalier. Surtout que Maxwell passe me prendre à cinq heures.

Maxwell ! Deux semaines de vacances en tête-à-tête ! Waouh !

À cette pensée, je souris bêtement à mon ordinateur. Tous mes petits problèmes de planning pour demain s'envolent. Ils ne résistent pas devant la perspective des quinze jours qui nous attendent. Lui et moi, seuls tous les deux ! Un rêve que je chérissais secrètement ! En six mois, hormis quelques week-ends à Key West ou aux Bahamas, trop rares à mon goût, nous n'avons pas trouvé le temps de nous échapper.

Bien sûr, on se voit très souvent, presque chaque jour, et on peut dire qu'on est complètement fous amoureux l'un de l'autre. C'est bien simple, depuis la mise hors d'état de nuire de James, on n'a pratiquement pas connu un seul nuage important. J'ai l'impression de vivre un rêve éveillé. Évidemment, sa tendance à vouloir me protéger malgré moi n'a pas disparu d'un coup de baguette magique. Mais elle diminue peu à peu. Par certains côtés, il m'encourage même !

Cependant, je dois reconnaître que cette tendance protectrice m'a été utile tout de suite après l'arrestation de James, quand les journaux se sont rués sur l'événement. Essentiellement les magazines people. Un milliardaire soupçonné de tentative d'assassinat sur la personne de sa femme, c'était une info si explosive qu'ils ne pouvaient pas la manquer ! Dans les heures qui ont suivi, les rédactions de *US Weekly*, de *Vanity Fair* ou de *People* se sont mises en chasse.

Jusque-là, hormis quelques entrefilets et des photos de groupe où j'apparaissais en compagnie de James, la presse ne s'était pas particulièrement intéressée à moi. J'étais un personnage secondaire dans la jungle des célébrités new-yorkaise. Mais voilà que tout à coup je passais au premier plan ! Sans avoir rien fait pour ça, j'occupais le devant de la scène. Les paparazzis se sont lancés à mes trousses et les journalistes étaient prêts à soutenir un siège pour recueillir mes déclarations. Tous se sont précipités au loft pour recueillir de ma bouche le récit de mon calvaire et obtenir l'exclusivité de mes impressions à chaud. À ce moment-là, j'étais encore trop choquée pour supporter une telle pression.

Heureusement, je n'y étais pas ! On en avait discuté avec Maxwell qui m'avait déconseillé d'y retourner. À cause des paparazzis justement. Alors, il s'est montré efficace. Avec beaucoup d'astuce, il a trompé leur vigilance et m'a conduite dans un petit appartement qu'il possède à Greenwich Village où je suis restée une quinzaine de jours. Le temps de laisser l'orage médiatique s'éloigner.

À la suite de cet épisode, nous avons beaucoup parlé. Il a admis que son envie de me protéger à tout prix ne devait pas empiéter sur mon indépendance. Il m'aimait, mais cela ne signifiait pas qu'il avait le droit de m'imposer quoi que ce soit, même si son tempérament l'y portait naturellement. J'étais une personne responsable, capable de prendre moi-même les décisions qui me concernaient. Maintenant, il me laisse libre de mes choix.

Et c'est pour cela aussi que je suis de plus en plus amoureuse de lui !

Cette dernière réflexion me conduit dans une autre direction. Quelle surprise m'a-t-il réservée pour mon anniversaire ? Il a un don magique pour trouver ce qui me fait plaisir. Mon esprit se met à

vagabonder. Où va-t-il m'emmener ? Quel coin paradisiaque aura-t-il déniché ? Au bout de quelques minutes, je me secoue. Inutile d'essayer de deviner, mieux vaut lui faire confiance !

Je suis épuisée, il est presque une heure du matin. Réveil réglé sur six heures, je me couche.

Le lendemain, c'est le jingle de mon téléphone qui me tire du sommeil. Six heures moins deux. Qui ça peut être ?

– Bonjour, ma belle. Bien dormi, j'espère ? Il est tôt, mais tu as beaucoup de choses à faire aujourd'hui...

– Oh ! Maxwell, je rêvais de toi !

– Et c'était agréable ?

– Plus qu'agréable...

Il me murmure des mots doux et des promesses vagues mais délicieuses auxquels je réponds sur le même mode.

Puis il conclut :

– Je te rappelle que je serai au pied de ton bureau à dix-sept heures !

– Comme si j'avais pu l'oublier !

– Ne monte pas tout de suite sur tes grands chevaux ! C'est seulement une dernière confirmation parce que, après, je n'ai plus une minute à moi et je ne pourrai pas te rappeler.

Nous échangeons encore quelques mots câlins, quelques promesses, et nous raccrochons. Il a un emploi du temps encore plus serré que le mien. Je m'arrache du lit. En route pour une folle journée !

Quand je pénètre chez Hillerman Bros, Sharon à l'accueil est en grande conversation avec un client. Discrètement, elle me fait signe qu'elle a quelque chose à me dire. Dès que le client s'éloigne, je m'approche. Elle semble tout excitée.

– Le patron veut vous voir, Eva ! « Sitôt qu'elle arrivera » a-t-il précisé.

Aïe ! Qu'est-ce qu'il y a ?

Je demande :

– Bon ou mauvais ?

– Plutôt bon, je crois... Il souriait...

Le renseignement est d'importance, le grand chef est tellement sérieux qu'il a la réputation de rire

chaque fois qu'il se brûle. C'est la première fois qu'il me convoque ainsi. Sa secrétaire particulière m'introduit sans tarder. À mon entrée, Joe Hillerman, la cinquantaine bedonnante, le teint si pâle qu'il en paraît maladif, toujours vêtu d'un costume de flanelle sombre et d'une cravate de chasse gris perle, esquisse une ombre de sourire.

C'est son jour de bonté, ou quoi ?

– Asseyez-vous, fait-il en me désignant le fauteuil en face de son bureau.

J'y prends place. Il pose ses coudes sur le bureau, joint ses mains devant sa bouche.

– Larry m'a communiqué le dossier dont vous étiez chargée pour Men's Health...

Il laisse passer un temps.

– Je crois que c'est votre dossier le plus important depuis que vous avez pris davantage de responsabilités, n'est-ce pas ?

Il entretient le suspense...

– Oui, monsieur.

– Au fait, votre nouveau poste vous plaît ? Pas de problèmes avec votre assistante ?

– Beaucoup, monsieur. Pas du tout ! C'est-à-dire que...

Je patauge lamentablement !

Rassemblant tout mon courage, je termine :

– C'est-à-dire que mon nouveau poste me plaît et que je n'ai aucun problème avec Samantha.

L'ombre de son sourire s'accentue.

– J'avais compris. Ne vous troublez pas.

Il laisse de nouveau passer un temps. Plus long que le premier.

– Larry m'a appris, reprend-il enfin, que vous partez en congé à partir de ce soir ?

Aïe ! Aïe ! Aïe !

– Oui, monsieur, et...

– Je n'ai qu'un conseil à vous donner, me coupe-t-il, reposez-vous bien et revenez-nous en pleine forme !

Comme je le regarde sans rien dire, pas très sûre de ce que je dois comprendre, il ajoute :

– D’autres dossiers vous attendent à votre retour, nous avons besoin de vous !

Ouf !

– Votre stratégie pour résoudre les problèmes Men’s Health est bien ficelée. Très bien ficelée même ! D’ailleurs, Larry estime que, depuis quelques mois, vous avez pris de l’assurance. C’est bien, je tenais à vous le dire moi-même. Alors je vous souhaite de recharger vos batteries à fond et de rentrer avec mille idées de projets...

Je sors du bureau directorial en flottant sur un petit nuage. Les félicitations du grand patron en personne m’ont boostée. La suite de la journée se déroule sur un rythme infernal, mais je réussis à faire tout ce que je devais faire. Dossiers au net pour Samantha, dernières recommandations à celle-ci et même visite express chez l’avocat. À cinq heures tapantes, quand Maxwell s’annonce, je suis fin prête.

Le lendemain, la longue plage de l’île de Wabiratu s’étend devant mes yeux éblouis. Ciel d’un azur immaculé, mer turquoise à peine agitée d’un léger frémissement et sable blanc à perte de vue. Derrière la plage, des palmiers balancent mollement leur crinière verte dans la brise. Sur la colline, à demi dissimulée dans la végétation luxuriante, on aperçoit les murs blancs d’une vaste propriété. La beauté du paysage me laisse sans voix.

Une telle splendeur !

Nous venons d’arriver à destination après quinze heures de vol. Lors de la dernière escale à Denpasar, l’aéroport de Bali, nous avons dû prendre un hélicoptère pour atteindre l’île. Celle-ci est trop petite pour que les jets puissent y atterrir. D’ailleurs, elle est même trop petite pour qu’il y ait un aéroport. Maxwell en est le seul propriétaire. Wabiratu représente beaucoup pour lui, c’est là qu’il se réfugie quand il veut décrocher du monde extérieur.

Ainsi, c’était la surprise qu’il me réservait. Je me presse contre lui.

– Je n’ai jamais rien vu d’aussi beau ! C’est un cadeau magnifique que tu me fais...

– Attends, ce n’est pas tout.

À cet instant, un groupe de six ou sept Indonésiens apparaît à la lisière de l’aire d’atterrissage. Parmi eux, une majorité d’enfants. Tous nous font de grands gestes en souriant.

– Susilawati et sa famille sont les gardiens de l’île, m’explique Maxwell. Ils veillent quand je suis absent et, quand je viens passer quelques jours, ils me dorlotent comme si j’étais leur fils.

Nous échangeons quelques mots avec eux, puis nous nous dirigeons vers la maison. Sans doute est-ce la surprise que Maxwell me réservait car elle est superbe. Contrairement à ce que je pensais, elle n’est pas d’un seul bloc, mais se compose de cinq bâtiments reproduisant avec un goût exquis

l'architecture traditionnelle balinaise. Chaque pavillon est différent des autres, et pourtant, l'ensemble dégage une harmonie paisible et raffinée qui incite à la méditation.

Par une immense baie vitrée, le plus grand des bâtiments laisse voir un salon luxueusement meublé qui s'ouvre de plain-pied sur une esplanade gazonnée. Des lotus et des rafflésies aux teintes délicates rivalisent de couleurs avec les éclatantes fleurs des frangipaniers et des gingers indonésiens. Les autres bâtiments abritent les suites destinées aux hôtes de passage. Des petits ruisseaux peuplés de poissons-chats serpentent sur la pelouse.

Légèrement en contrebas, quelques marches taillées dans le rocher donnent accès à une vaste piscine dans laquelle se déverse une cascade artificielle. Son bouillonnement cristallin est le seul bruit qui trouble la sérénité de l'endroit. Au moment où nous arrivons, un oiseau de paradis multicolore prend son envol.

C'est le palais des Mille et Une Nuits !

Maxwell me prend par la main.

– On va sur la plage ?

J'ai du mal à m'arracher à cette vision de rêve, mais avec lui, j'irais n'importe où. Nous redescendons le sentier par lequel nous sommes arrivés. Les banians aux troncs enchevêtrés et au feuillage clairsemé y jettent des taches d'ombre rafraîchissante que le soleil tropical troue de place en place.

Et soudain, face à nous, c'est l'immensité du ciel et de l'océan simplement barrée par la ligne jaune pâle de la plage. Mon cœur se gonfle. Je quitte mes sandalettes pour me diriger vers la frange d'écume des vagues qui roulent sur la grève. Le sable chaud et doux me caresse la plante des pieds. On dirait un paysage de premier matin du monde. Comme si nous étions à l'aube de l'humanité. Je me tourne vers Maxwell.

– Viens !

Il a l'air grave. Son regard couleur aigue-marine me fixe avec une expression indéfinissable que je ne lui ai jamais vue. Avant que j'aie le temps de m'interroger, il met un genou à terre et sort un écrin de sa poche.

– Je t'aime, Eva. Je ne désire qu'une chose, je n'ai jamais rien désiré aussi fort, que tu acceptes de devenir ma femme. Je sais ce que tu as vécu et je comprends ta méfiance envers le mariage. Mais je t'aime tellement que je suis prêt à m'engager pour la vie avec toi si tu veux bien m'épouser...

Sa femme ? Ma surprise est totale. Ses mots me touchent au plus profond, balayent mes derniers doutes. Il n'est pas comme James, c'est sûr, et lui saura me réconcilier avec le mariage. Mon émotion déborde. Mes yeux se remplissent de larmes. Je ne fais rien pour les retenir.

Plus heureuse que moi, c'est impossible !

Il me tend la petite boîte griffée Boucheron. Incapable de prononcer une parole, même pour dire un simple oui, je m'agenouille face à lui. Nos mains s'étreignent par-dessus l'écrin. Mes lèvres tremblent, mais ma tête acquiesce à plusieurs reprises. D'un mouvement qui ne tremble pas et qui signifie « oui, oui, j'accepte, oui, oui, je suis d'accord ». Un mouvement de plus en plus énergique.

Dans un même élan, nous nous jetons dans les bras l'un de l'autre avec une telle force que nous perdons l'équilibre et roulons sur le sable en éclatant de rire. Un rire mêlé d'émotion qui nous tient de longues secondes enlacés et heureux. Soudain, un lointain bruit de voix se fait entendre. Des gens débouchent du sentier en s'agitant comme des fous, nous adressent de grands signaux, courent vers nous.

Qu'est-ce que c'est ?

Brusquement, je reconnais Bonnie et son frère Harold, encadrés par Teddy et Lawrence, des amis de Maxwell que j'ai vus deux ou trois fois. Non loin d'eux, Beverly et Christopher, un couple qu'il a connu à Princeton, court à côté de mes amis Rachel et Michaël. D'autres encore. Tous ceux qui nous sont chers se précipitent vers nous pour nous féliciter. Moitié pleurant, moitié riant, je me tourne vers Maxwell.

– Tu es magique !

– J'ai pensé que cela te ferait plaisir que tes amis t'entourent pour notre mariage.

– Parce que... on va se marier ici ?

Rayonnant, il acquiesce de la tête.

Mes larmes redoublent. Je balbutie « oui, oui » en passant le dos de ma main sur mes joues. Il me tend un mouchoir.

– Sèche tes yeux, ma belle, je t'aime trop pour que tu pleures...

Un baiser nous unit. Le premier qui scelle notre bonheur...

FIN.

Egalement disponible :

Vampire Brothers

Deva rêvait de quitter le Montana pour étudier l'histoire de l'art dans une université prestigieuse ; elle doit rester à Missoula pour ne pas s'éloigner de sa mère, gravement malade. Deva pensait que cette nouvelle année universitaire serait d'une banalité sans égale ; un tueur en série sévissant dans les parages et les agissements suspects de sa meilleure amie vont vite lui faire revoir sa copie. Deva croyait avoir trouvé en Dante un véritable ami ; un seul regard du beau Tristan Grant et sa vie va être bouleversée à tout jamais...

Attirée malgré elle par ce sublime garçon dont elle ne sait rien, la jolie jeune fille va tout faire pour échapper à la passion qui cherche à s'emparer d'elle. Car elle en est certaine : ce beau visage et cette assurance implacable dissimulent quelque chose. Mais quand elle découvre enfin son secret, il est déjà trop tard...

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)

